

ASRAFO ZINE

Asrafo magazine *Numéro 28* Octobre 2023



SOMMAIRE

EDITORIAL : Résister dans l'amour	3
PROGRAMME	5
MICRO TROTTOIR.....	6
L'ASRAFO A L'HONNEUR : Dulcie Evonne September	7
COUP DE PROJECTEUR 1 : Bruce Clarke	15
TRIBUNE LIBRE 1 : Os Augusto Zita N'Gonguenho	23
COUP DE PROJECTEUR 2 : Damarys Maa Marchand	32
TRIBUNE LIBRE 2 : Dr Nestor Bidadanure	41
COUP DE PROJECTEUR 3 : Ritha Thende Mingomba	44
COUP DE CŒUR : Les femmes africaines en lutte pour l'indépendance	48
COUP DE PROJECTEUR 4 : Ryaam.....	49
ENCADRE : Xhosa	55
COUP DE PROJECTEUR 5 : Titi Banlieusard	57
CONTREDUCATION : Dulcie September, que nous enseignes-tu ?.....	63
COUP DE PROJECTEUR 6 : Niyabja	64
SPECIALES RECOMMANDATIONS.....	73
SIGNEZ LA PETITION - Justice pour Dulcie.....	74
ARMURE : Asrafobawu – Dulcie September	75

EDITORIAL

Résister dans l'amour

Arcueil, 17h37. Erik Satie est au piano. De tristes mélodies suintent des baffles. « Clair de lune » danse avec les trois versions de « Gymnopédies ». Leur entrelacement crée une énergie qui rythme mes doigts sur le clavier. C'est dans la ville d'Erik, qui est aussi celle dans laquelle résidait Dulcie quand elle habitait en France, que je me retrouve pour finaliser Asrafozine n° 28. Je n'ai pourtant pas choisi Arcueil. Je cherchais juste un cocon pour me rassembler. Il a fallu que ça soit à Arcueil.

Enchaîner les métros. Châtelet. RER B, direction Robinson. Les portes s'ouvrent à la station « La Place ». Je sors. Sur quoi je tombe ? Un mur sur ma droite avec de grands portraits. Satie ouvre le bal. Dulcie le ferme !

Militante de l'*African National Congress* (ANC), exilée en France, Dulcie September est une Sud-Africaine assassinée en 1988 à Paris. Cinq balles dans la tête. 35 ans après, personne n'a été inquiétée. Et les non-lieux dans les enquêtes sur son assassinat se succèdent.



Depuis la fenêtre du salon où j'écris ces lignes, je vois son esprit faire danser les branches des arbres. Occuper le silence des rues. Son sang continue de nous convoquer pour que justice lui soit rendue.

#Justice4Dulcie est la raison d'être de cet Activism à Canal 93, le 7 octobre prochain à Bobigny. Un événement qui s'inscrit dans la campagne #unerasure Dulcie, un projet qui vise à rendre publiquement visible le nom de Dulcie et ce qu'elle représentait.

A l'heure où la France s'inquiète des relations difficiles avec la jeunesse du continent africain, c'est peut-être une énième occasion pour qu'elle se plonge dans une réflexion profonde. En acceptant le miroir que nous lui offrons, une fois encore. Qu'elle se voie, dans sa grandeur, tant chantée, mais également dans tous ses égouts qu'il va falloir vider, afin qu'elle se libère de cette puanteur qu'elle a, elle-même, engendrée.



Pour nous qui aimons l'Afrique, c'est une nouvelle occasion, pour nous voir, nous rencontrer et penser le monde que nous souhaiterions habiter. Un monde de justice et de liberté. Un monde pour lequel se battait Dulcie September.

Cet Asrafozine est un prétexte pour penser le présent. Revenir sur les apartheid de d'aujourd'hui. Nous rappeler que l'actualité mondiale nous demande de continuer à nous mobiliser contre toutes les formes de domination. En plus de quelques interviews et articles inédits, cet Asrafozine reprend des articles déjà publiés par *Chimurenga Chronic*¹ et *South African History Online*². Originellement en anglais, nous les avons traduits en français pour sensibiliser le public francophone.

J'aimerais remercier toutes les fourmis qui ont travaillé sans relâche pour qu'il prenne forme. Pour la première fois, nous essayons une forme hybride. Des écrits toujours mais aussi de l'audiovisuel.

Merci à l'ambassade d'Afrique du Sud qui a accepté notre invitation. Merci aux artistes qui ont accepté associer leur nom à cette cause. Merci aux intervenants qui ont accepté venir partager avec nous leur savoir. Merci à Mustapha Boutajine qui nous a autorisé à utiliser sa toile de collage sur Dulcie qui nous a servi de base pour notre affiche. Merci au réalisateur Enver Samuel qui a accepté la main qu'on lui a tendue. Merci à Canal 93 – Bobigny et à toute son équipe de nous accueillir. Merci à tous les anonymes qui portent la vision d'une Afrique meilleure, sans laquelle le monde ne serait stable. Ce combat, qui n'est que celui de l'amour, est la meilleure résistance que nous pouvons apporter aux paradigmes, qui pensent qu'on peut éliminer quelqu'un comme Dulcie et dormir en paix.

Pour finir j'aimerais citer, Enver Samuel qui en expliquait dans un entretien au site *The Conversation*³ que la campagne pour que justice soit rendue à Dulcie a été guidée par une citation des universitaires Kelly-Eve Koopman et Rasmus Bitsch : « Le coût de l'effacement de Dulcie September et d'autres personnes comme elle n'est pas seulement constitué par les milliards qui auraient pu être consacrés à une société qui en a cruellement besoin. C'est aussi la possibilité de comprendre correctement le passé afin d'améliorer l'avenir. Et, bien sûr, la justice. »

Résister dans l'amour, Elom 20ce, Paris, 04 octobre 2015.

¹ <https://chimurengachronic.co.za/>

² <https://www.sahistory.org.za/>

³ <https://theconversation.com/how-a-film-is-fighting-the-erasure-of-south-african-activist-dulcie-september-165895>

PROGRAMME

Projection du film : « Murder in Paris » de Enver Samuel

Echanges : Amzat Boukari-Yabara x Bruce Clarke

Concert : Niyabja / Kofi / Ryaam / Zalem / Apolloïd / Titi Banlieusard/ Elom 20ce

Toile : Sitou Matt

Asrafo Records est flatté de vous compter parmi ses soutiens. Nous vous prions de ne pas nous tenir rigueur pour les imperfections relevées. L'opuscule que vous tenez entre vos mains à vocation à paraître à chaque édition d'Arctivism. Il est le fruit de la foi de quelques afro-optimistes persuadés que rien de grand et de durable ne se fait dans la complaisance. Toutes les bonnes volontés qui se reconnaîtront dans nos idéaux peuvent d'ores-et-déjà se l'approprier et envoyer leurs papiers que nous serons ravis de publier. Pour que le rêve qui commence à prendre forme s'inscrive dans la durée, critiques et suggestions seront également les bienvenues.

ASRAFO RECORDS & CANAL 93

ARCTIVISM 34

Dulcie September

PROJECTION FILM - DÉBAT - CONCERT
07 Oct | 18h-23h | Canal 93 (Bobigny) | Entrée : Prix Libre

Niyabja ★ KOFI ★ Ryaam ★ Sitou Matt ★ Zalem ★ Titi Banlieusard
 Apolloïd ★ Elom 20ce ★ Bruce Clarke ★ Amzat Boukari-Yabara

ASRAFO
 OCT
 07
 2023
 RECORDS

ARCTIVISM CANAL 93 A.I.O. cNM CP la culture pour la bonne grâce sacem Bobigny Chimurenga SYMBIOSE PRODUCTIONS

MICRO TROTTOIR

Pour cette édition d'Arctivism dédiée à Dulcie September, nous sommes allés à la rencontre de quelques africains avec ces questions : « Connaissez-vous Dulcie September ? Que vous inspire-t-elle ? ». Les réponses vous sont ici présentées.

H.M.

Je me souviens dans les années 90-91, quand j'étais à Lille, il y avait un endroit où j'allais tout le temps. C'est à une personne sur qui je suis en train de travailler, sur qui je suis en train de faire un film, un sénégalais. Il avait un bar dans le Vieux-Lille, il avait mis en place une boisson qui s'appelait le Mandela. C'était un peu la boisson fétiche, à base de rhum, que tout le monde prenait. Même si tu avais envie de boire autre chose, tu en prenais toujours un, parce qu'il y avait je crois 60% de ce qu'il gagnait dessus qui allaient directement dans les caisses de l'ANC. Il avait mis ça en place juste après la mort de Dulcie September, et tous les ans tu avais le nouveau représentant de l'ANC qui venait chercher son chèque. Donc il venait récupérer le montant pour alimenter la petite caisse de l'ANC. Ça faisait partie des petites contributions, et nous à l'époque, c'était notre engagement quand on faisait la vida en buvant un coup et en allant écouter du Fela là-bas quoi. 1991, 1992, 1990 même.

Ndèye Keita

J'ai découvert Dulcie September à travers Arctivism 34. Sincèrement avant ça, je ne connaissais pas du tout l'histoire de cette figure emblématique de la lutte, assassinée en 1988 à Paris, de 5 balles dans la tête. D'ailleurs, j'en ai encore des frissons, tellement c'était assez violent pour le crime sur une femme politique. J'imagine que son combat est le meilleur des combats. Toujours d'actualité, le monde vit toujours la même situation, et c'est toujours les mêmes personnes, c'est à dire, les sociétés civiles. Nous devons fermer les yeux, et la bouche avec. Ceux qui ne sont pas contents sont des prisonniers de guerre, assassinés etc. Alors ce combat est certainement un acte de détermination que nous devons tous prendre en exemple dans la vie de tous les jours. Que justice soit faite pour Dulcie. J'espère qu'elle est ravie dans sa tombe du combat mené aujourd'hui grâce à notre frère Elom et tout le reste des frères réunis pour cette cause.

Perrine

Je ne connais (connaissais) pas du tout Dulcie September avant la promotion d'Arctivism 34 sur Dulcie September. Son histoire/combat m'inspire Action, Dévouement et Courage. Elle m'inspire colère et foi. L'importance de l'engagement et l'intégrité nécessaire pour rester en cohérence avec sa lutte. Mais aussi, Dulcie m'inspire la place et la détermination de la femme dans la lutte, Place clé souvent invisibilisée. Cela m'inspire la prise de risque et le don de soi. Et pour finir l'aspect de vigilance crucial à avoir face à un terrain miné par le chaos. Notre système d'organisation au cœur des luttes est lacunaire, ces assassinats perpétrés nous rappellent qu'il nous faut s'armer de connaissances. Et rien lâcher. L'unité est la force. Son histoire m'inspire la résistance de l'être humain, l'humain qui dénonce et qui œuvre au quotidien pour rétablir l'ordre et la justice. Que son âme puisse pardonner et que justice soit faite.

L'ASRAFO A L'HONNEUR

Dulcie Evonne September⁴

Dulcie Evonne September, la deuxième fille aînée de Jakobus et Susan September est née le 20 août 1935 à Royal Rd, Maitland et a grandi sur la base missionnaire de Klipfontein (jusqu'à Std 4) ; elle a ensuite déménagé pour vivre avec sa famille à Gleemoor, un quartier d'Athlone (une banlieue du Cap). C'est là qu'elle a développé sa conscience sociale et son engagement politique dans la lutte pour la libération nationale, la démocratie et la justice sociale.

September a commencé ses études primaires à la mission méthodiste de Klipfontein, près de l'aéroport international du Cap. Plus tard, parmi le premier groupe d'élèves à fréquenter le lycée d'Athlone, sa conscience politique a grandi grâce à un certain nombre de ses enseignants qui étaient actifs dans des organisations civiques et politiques. Au milieu de la huitième année (dixième année), son père a décidé de mettre fin à sa scolarité classique. Cependant, September a persévéré et a suivi des cours du soir, ce qui lui a permis de réussir ses examens à la fin de l'année 1952.

En 1954, elle s'inscrit à la Wesley Training School de Salt River pour poursuivre une carrière dans l'enseignement. Elle change et s'inscrit au Battswood Training College où elle obtient son diplôme d'enseignante en 1955. September commence sa carrière d'enseignante à la City Mission School de Maitland, puis à l'école primaire Bridgetown East à Athlone en 1956, motivée par le rêve d'inspirer les enfants à réussir dans la vie.

Au cours de la première année d'enseignement de Mme September, Elizabeth van der Heyden (une amie proche) l'a recrutée comme membre de l'Union des Etudiants de la Péninsule du Cap (en anglais : Cape Peninsula Students' Union (CPSU), organisation nouvellement créée et affiliée au Mouvement de l'unité non européenne d'Afrique du Sud (en anglais : Non European Unity Movement of South Africa NEUM). Le CPSU avait pour mission de défaire les divisions raciales et forger l'unité et la solidarité entre les étudiants de différentes origines culturelles.

⁴ Traduit de l'anglais au français. Pris sur le site : <https://www.sahistory.org.za/people/dulcie-evonne-september>

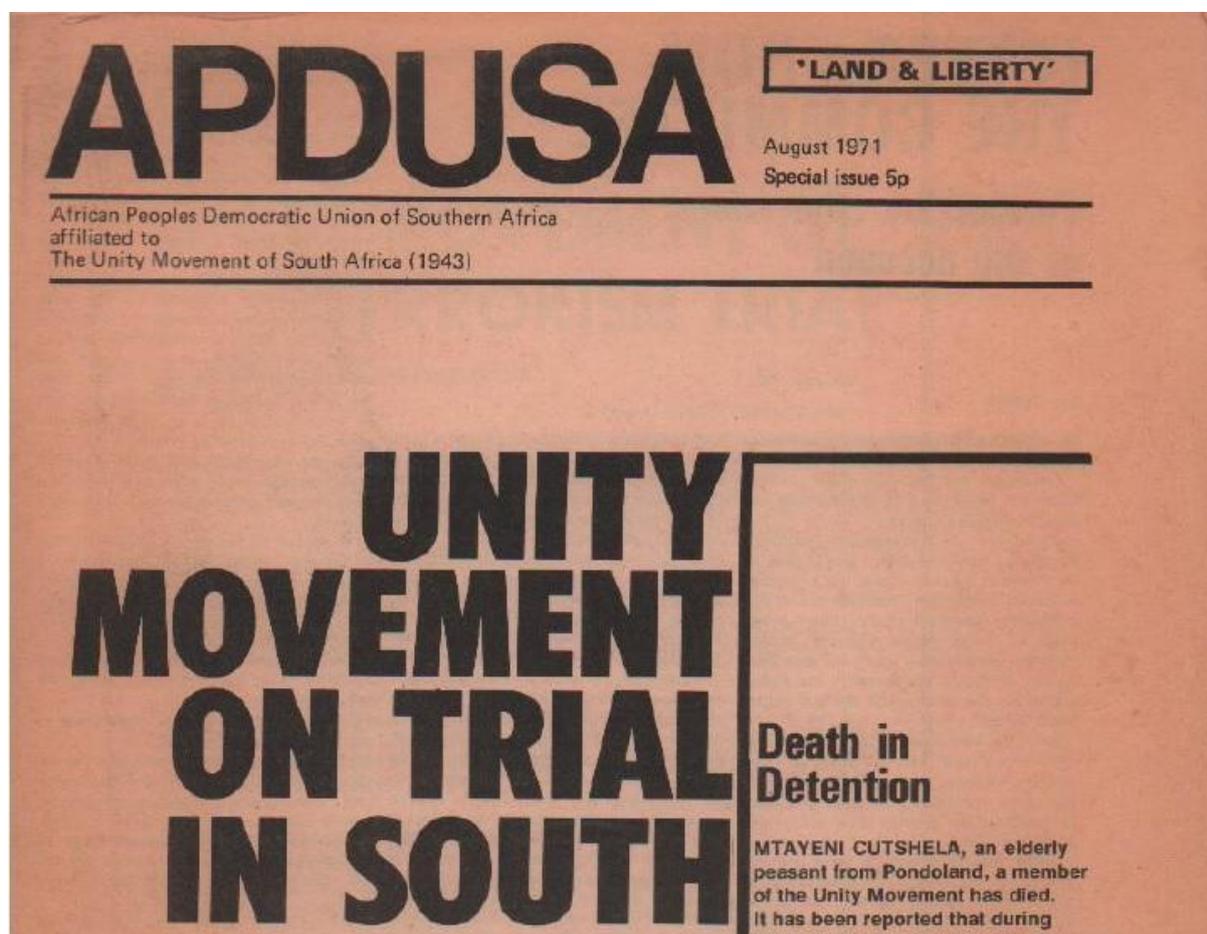
En 1957, elle rejoint l'Union des étudiants de la Péninsule du Cap, un groupe affilié au Mouvement pour l'Unité de l'Afrique du Sud. Au cours des années 1950, l'éducation était devenue l'un des principaux terrains de lutte, en raison de l'imposition du « Bantu Education Act », qui allait conduire à la dégradation de l'enseignement supérieur et des professions, en les soumettant à l'idéologie de l'apartheid.

C'est au CPSU qu'elle a rencontré pour la première fois des personnes telles que le Dr Kenneth Abrahams, sa fiancée, Ottilia Shimming, Neville Alexander, Marcus Solomon et Fikile Bam. En 1963, certaines de ces personnes devaient figurer en bonne place dans un procès politique majeur.

Peu de temps après, September est devenue membre de la branche d'Athlone de la Ligue des Enseignants d'Afrique du Sud (en anglais : « Teacher's League of South Africa », abrégée TLISA). Plus tard, elle rejoint l'Union démocratique des peuples africains d'Afrique australe (en anglais : « African Peoples Democratic Union of Southern Africa », APDUSA) qui a été créée en 1960. N'étant

pas satisfaite par la TLISA, Dulcie September a renoncé à son adhésion, choisissant de travailler avec l'APDUSA, qui, selon elle, avait le potentiel de devenir une organisation de masse - une organisation capable d'éduquer politiquement les opprimés.

September a été élue au comité des finances de l'APDUSA. En raison de troubles internes, l'APDUSA a été divisée en deux groupes. Au début de l'année 1962, Kenneth Abrahams et Neville Alexander ont été suspendus de l'APDUSA, mais Ursula Wolhuter, September et d'autres se sont toujours tournés vers Abrahams et Alexander car ils restaient des sources d'inspirations et des mentors. Elles ont tenté de réconcilier les factions belligérantes. Par la suite, un organe non officiel de l'APDUSA a été formé à Athlone, connu sous le nom de Caucus. Le Caucus s'est réuni régulièrement pour résoudre les problèmes politiques et organisationnels qu'il a rencontrés avec l'APDUSA. La question de la lutte armée et des activités de sabotage rapportées dans les journaux a constitué la base de leur discussion.



Elle s'est finalement séparée de ses mentors politiques du Mouvement de l'unité, car elle croyait en l'action plutôt qu'en des débats et des discussions sans fin sur la politique nationale et internationale. Le massacre de Sharpeville et la crise politique qui s'ensuivit dans le pays avaient éveillé une attitude militante au sein la population.

September s'est ensuite alignée avec de jeunes militants autour du Dr Neville Alexander. Avec Abrahams, Alexander, Fikile Bam, Andreas Shipinga, Marcus Solomon, Xenophon Pitt et d'autres, ils ont formé un groupe d'étude de neuf membres en juillet 1962, connu sous le nom de Yu Chi Chan Club (YCCC). Yu Chi Chan est le nom chinois de la guérilla, que Mao Tsé-Toung utilisait. Par conséquent, les conditions d'adhésion, les buts et les objectifs du groupe paramilitaire YCCC ont été exprimés dès le départ.

Cependant, le YCCC est dissous à la fin de l'année 1962 pour être remplacé par le Front de libération nationale (FLN), qui sera officiellement lancé en janvier 1963.

Alors engagée dans les activités du FLN, Dulcie September a vu son domicile perquisitionné aux premières heures de la matinée du 12 juillet 1963. Et à la suite du sien, la police de sécurité a perquisitionné le domicile de Neville Alexander où de la littérature du FLN a été trouvée. September a été arrêtée et détenue sans procès à la prison de Roeland Street le 7 octobre 1963.

Avec neuf autres personnes, elle a été accusée en application du « Criminal Procedure Act » (loi sur les procédures pénales de 1955). Les principales charges retenues étaient « complot en vue de commettre des actes de sabotage et incitation à des actes de violence à motivation politique ».

Après presque six mois de procédure judiciaire, le jugement a été rendu le 15 avril 1964. September

a été condamnée à cinq ans d'emprisonnement, 01 période au cours de laquelle elle a subi de graves violences physiques et psychologiques.

Après avoir découvert que September et ses codétenues (Elizabeth van der Heyden, Doris van der Heyden [la sœur cadette d'Elizabeth] et Dorothy Alexander) exerçaient une forte influence politique sur les prisonnières analphabètes, les autorités ont décidé de les transférer du Cap à Kroonstad, pénitencier réservé exclusivement aux prisonniers politiques. Au cours de sa première année de détention, September a entrepris de terminer ses études.

En dépit de leur recours pour une libération, en mars 1965, la Cour d'appel de Bloemfontein a rejeté la demande des membres du FLN qui contestaient leur condamnation.

***September a été
condamnée à cinq ans
d'emprisonnement,
période au cours de
laquelle elle a subi de
graves violences
physiques et
psychologiques.***

En avril 1969, Doris Van Heerden, Dorothy Alexander et September sortent de prison. À sa libération, le régime de Pretoria restreint les activités de September via une ordonnance d'interdiction de cinq ans. Les activités politiques et l'exercice de sa profession lui étant proscrits, September est allée vivre avec sa sœur à Paarl.

Au terme de sa détention, le docteur Robert George a offert

à Dulcie September un poste de réceptionniste à son cabinet médical d'Athlone. Les déplacements quotidiens entre Paarl et Athlone ont mis sa santé à rude épreuve et elle a été forcée de chercher un logement à Athlone. Tous les jours à six heures précises, elle devait quitter le cabinet prestement pour se présenter au poste de police local.

En 1973, alors que l'ordonnance d'interdiction touchait à sa fin, September a demandé un permis de départ permanent après avoir obtenu un poste au Madeley College of Education de Londres, en Angleterre. Elle quitte l'Afrique du Sud le 19 décembre 1973 et arrive en Angleterre dix-huit jours plus tard.



En Grande-Bretagne, elle noue rapidement de nouvelles amitiés avec des exilés du Cap, dont la majorité sont membres du Congrès national africain (ANC), notamment Alex et Blanche la Guma et Reginald et Hettie September. Ces exilés se rencontrent assez souvent pour discuter de l'avenir politique de l'Afrique du Sud, et peu à peu September se rapproche des opinions politiques de l'ANC.

September a rejoint les activités du mouvement anti-apartheid de Londres et a été en première ligne lors de nombreux rassemblements et manifestations politiques à la South Africa House sur Trafalgar Square. Plus tard, elle a démissionné de son poste d'enseignante et a rejoint l'équipe permanente du Fonds international de défense et d'aide pour l'Afrique australe à Londres.

En 1976, elle a rejoint le personnel à temps plein de l'ANC et a travaillé dans la Ligue des femmes de l'organisation, gagnant rapidement en notoriété pour son engagement dans les questions féminines. Elle s'est donnée pour mission d'accueillir et d'encourager les nouveaux exilés qui arrivaient à Londres en provenance d'Afrique du Sud.

En 1979, année internationale de l'enfant (AIC), September a été élue présidente du Comité de l'AIC de la section féminine de l'ANC à Londres. Ilva McKay, Tessa Wolpe, Hilda Bernstein et Eleanor Kasrils, exerçaient avec elle au sein du Comité.

Ce Comité a décidé de rechercher et de compiler une brochure pour informer la communauté internationale du sort des enfants sous le régime de l'apartheid. Dulcie September a travaillé avec diligence et la brochure a été publiée le 16 juin, en commémoration de la Journée de Soweto.

En juin 1979, l'Unité des Nations Unies contre l'apartheid et le sous-comité des ONG ont adopté une résolution visant à organiser un séminaire à Paris (France) sur la condition des enfants vivants sous le régime de l'apartheid. Lors du séminaire de Paris, September a rendu compte du sort de ces enfants.

En mai 1980, le Comité spécial des Nations Unies contre l'apartheid, la Fédération démocratique internationale des Femmes (en anglais : Women's International Democratic Federation, abrégé WIDF), le Secrétariat de la Conférence mondiale de la Décennie des Nations Unies pour la femme et l'UNESCO ont organisé un séminaire sur les femmes et l'apartheid à Helsinki, en Finlande. Ce séminaire s'inscrivait dans le cadre des efforts déployés par la communauté internationale pour mettre fin à l'apartheid. La section féminine de l'ANC était représentée par Dulcie September, Florence Mophosho, Lindiwe Mabuza (représentante en chef de l'ANC à Stockholm) et Mankekolo Mahlangu de Lusaka. Les délégués de l'ANC ont eu le privilège de prendre la parole lors de la séance d'ouverture du séminaire.

Toujours en 1980, la section féminine de l'ANC à Londres a proposé le nom de September pour un séminaire à Montréal (Canada), arguant que « pour la continuité avec Helsinki et la préparation des articles, elle était l'intervenante la plus appropriée ».

Au début du mois d'octobre, elle s'est rendue à Arusha, en Tanzanie, pour un séminaire de l'Organisation internationale du travail, avec Eleanor Kasrils. Là, September a pu contribuer à l'élaboration de documents traitant des conséquences sociales et économiques de la discrimination à l'égard des femmes en Namibie et en Afrique du Sud.



En 1981, elle a été appelée à travailler à temps plein au siège de l'ANC à Lusaka, au sein du Comité préparatoire régional (en anglais : Regional Preparatory Committee, abrégé RPC). Lors de sa première réunion, September a été élue présidente du RPC. La mission principale du RPC pour cette année-là était l'organisation de deux conférences de la section des femmes de l'ANC qui se devaient de se tenir en août à Kabwe (Zambie), et à Luanda (Angola) en septembre. Les deux conférences devaient commémorer le 25ème anniversaire de la Journée de la femme en Afrique du Sud.

Mittah Seperepere et September ont été élues pour représenter la section féminine de l'ANC au Congrès mondial des femmes pour l'égalité, l'indépendance nationale et la paix qui se tiendrait à Prague, en Tchécoslovaquie, en octobre 1981. Mittah et Dulcie ont été élues pour siéger au sein d'un comité spécial chargé de discuter des

problèmes des femmes et des enfants dans les situations d'urgence. Elles sont ensuite restées deux jours supplémentaires pour assister à la réunion du Bureau de la WIDF.

A la fin de l'année 1983, September a été nommé représentante en chef de l'ANC en France, en Suisse et au Luxembourg. Parallèlement à sa nouvelle nomination, September a suivi un entraînement militaire de courte durée en Union soviétique.

En France, Dulcie September s'est efforcé de faire comprendre aux deux principales associations, l'Association française d'amitié et de solidarité avec les peuples d'Afrique (AFASA) et la Rencontre nationale contre l'Apartheid (RNCA), l'importance de travailler ensemble malgré leurs différences idéologiques.

En tant que représentante en chef, l'une de ses principales tâches était de rallier des soutiens en France, en Suisse et au Luxembourg afin que les Etats se désengagent et imposent des sanctions économiques complètes contre le gouvernement sud-africain, car la France par exemple, fournissait une proportion substantielle d'avions militaires et d'aéronefs de la marine au gouvernement sud-africains.

Le 11 octobre 1985, Alex la Guma, représentant en chef de l'ANC à Cuba, est décédé. Dulcie September est allé à La Havane pour soutenir sa veuve. Elle en a profité pour visiter l'Île de la Jeunesse et faire personnellement l'expérience du mode de vie cubain.

De retour en France, September soutient activement les partis communiste et socialiste lors des élections nationales à venir.

En juin 1986, September a joué un rôle déterminant dans l'organisation d'une conférence internationale contre l'Afrique du Sud. Dans son discours d'ouverture, Oliver Tambo, le président de l'ANC, a parlé des obligations morales de la France d'imposer des sanctions contre son pays. Cependant, les paroles de Tambo avaient peu de poids. Moins de cinq mois après la Conférence de Paris, la France, ainsi que les États-Unis d'Amérique, l'Allemagne, Israël et le Royaume-Uni ont voté à l'ONU contre un embargo pétrolier imposé à l'Afrique du Sud.

Entre octobre 1986 et septembre 1987, Dulcie September a été profondément impliquée dans ce qui est désormais connu sous le nom d'affaire Albertini, qui a dominé les relations diplomatiques entre la France et l'Afrique du Sud. Pierre André Albertini travaillait comme professeur de français à l'Université de Fort Hare, dans le cadre du programme d'échange du gouvernement français. Albertini est devenu politiquement actif et le gouvernement sud-africain l'a emprisonné pour sa collaboration avec l'ANC. September, en consultation avec les mouvements anti-apartheid, a déposé une requête auprès du président français François Mitterrand afin qu'il n'accepte pas les lettres de créance du nouvel ambassadeur d'Afrique du Sud en France, Hennie Geldenhuys, avant qu'Albertini ne soit libéré de sa prison de

En 1987, il est devenu évident que September avait réussi à mettre sur pied un lobby anti-apartheid efficace.

Ciskei et autorisé à rentrer chez lui. L'affaire Albertini a continué d'embarrasser les gouvernements sud-africain et français.

En 1987, il est devenu évident que September avait réussi à mettre sur pied un lobby anti-apartheid efficace - sa forte campagne en faveur des sanctions et du désengagement en particulier - non seulement en France, mais aussi en Suisse et au Luxembourg.

Dulcie September avait réussi à forger des liens solides avec des groupes de pression anti-apartheid et des politiciens de gauche dans les trois pays. Sa mission était devenue une menace sérieuse non seulement pour le régime sud-africain, mais aussi pour les marchands d'armes notoires et sans scrupules d'Europe.

Au milieu des années 1980, l'armée sud-africaine multiplie les actions d'agressions contre les missions étrangères de l'ANC. Dulcie September était certaine que son bureau était sous surveillance, que son téléphone était sur écoute, et que des agents inconnus avaient eu accès à son bureau. Après deux attaques manquées contre son collègue, Godfrey Motsepe en Belgique, September s'est adressée à la police française pour obtenir une protection (après sa mort, le chef de la police française a contesté les allégations selon lesquelles September s'était vue refuser la protection de ses services).

Après le massacre de Sharpeville en 1960, six militants avaient été condamnés à mort. Malgré les manifestations de protestation dans le monde entier pour sauver la vie des Six de Sharpeville, ils ont été pendus. September avait prévu une manifestation de masse devant l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris pour commémorer la vie de ces militants.



À ce moment-là, la direction de l'ANC à Londres a décidé de rappeler September et de la transférer en lieu sûr, mais September a refusé d'abandonner sa mission.

Le 29 mars 1988, September est assassinée devant le bureau parisien de l'ANC. Elle a reçu cinq balles dans le dos⁵ avec un fusil silencieux de calibre 22, alors qu'elle ouvrait le bureau après avoir

September a été la première femme, membre de l'ANC et « diplomate » de haut rang à tomber sur un sol étranger.

ramassé le courrier. Elle avait 53 ans au moment de son assassinat.

Plusieurs centaines de personnes ont manifesté devant l'ambassade d'Afrique du Sud. Il y a eu des affrontements entre les manifestants et la police française, ce qui a conduit à l'arrestation de plusieurs membres de la Jeunesse communiste française.

En réaction à l'assassinat, Georges Marchais du Parti communiste français a critiqué le gouvernement français pour sa politique pro-sud-africaine et a parlé de la « complicité » française dans l'assassinat de Dulcie September. Alain Guérin dans L'Humanité (31 mars 1988) rend compte en détail du fonctionnement d'un escadron spécial de la mort en Europe.

Vingt mille personnes en deuil ont rendu un dernier hommage à Dulcie September lors des funérailles de masse. September a été la première femme, membre de l'ANC et « diplomate » de haut rang à tomber sur un sol étranger.

⁵ Les versions divergent s'il s'agit de cinq balles dans le dos ou dans la tête. Nous avons gardé « dans le dos » pour rester fidèle à la version originale de l'article.



Le meurtre de Dulcie September a suscité de nombreuses conjectures, comme celle qui évoque un tueur à gages engagé par le régime d'apartheid sud-africain, potentiellement avec la complicité des services secrets français.

Après la chute de l'apartheid en 1992, l'ancien officier de police Eugène de Kock aurait déclaré à la Commission Vérité et Réconciliation (CVR) qu'un mercenaire français, Jean-Paul Guerrier, serait impliqué dans le meurtre de Dulcie September. Néanmoins, officiellement, aucun assassin n'a été retrouvé et l'affaire est restée sur les étagères pendant 10 ans, délai qui aurait pu laisser une fenêtre pour sa réouverture. Le dossier a donc été irrémédiablement clos après ce laps de temps.

Crédit supplémentaire

Nous tenons à remercier la famille Arendse pour les informations supplémentaires fournies.

Références

Dulcie September 1935-1988 (en ligne). Disponible sur : anc.org.za (Date de consultation : 23 janvier 2009). | (2002). 'La France clôt l'affaire Dulcie septembre'. Dépêche (en ligne) 23 juillet. Disponible sur : dispatch.co.za | (Date de consultation : 16 janvier 2009). | (1998). 'Déclaration sur la place à Paris nommée d'après Dulcie septembre' (en ligne) 31 mars. Disponible sur : nfo.gov.za (Date de consultation : 15 janvier 2009) | Van Diemel, R.A. (année inconnue). À l'épreuve à vie

Traduit de l'anglais au français par Jane Ekounda

COUP DE PROJECTEUR 1

Bruce Clarke : « Tout est lié »



Plasticien et photographe sud-africain, Bruce Clarke est né en 1959 à Londres. C'est un artiste engagé. Figure importante du mouvement anti-apartheid en France, au sein de la Rencontre Nationale Contre l'Apartheid, il devient dès son arrivée à Paris l'un des acteurs de la mobilisation de l'opinion publique française contre le régime. Parallèlement, il suit l'évolution de la guerre au Rwanda et des signes avant-coureurs du génocide puis participe à la mise en place d'un collectif pour la solidarité avec le peuple rwandais. Il répond à nos questions pour cet Asrafozine consacré à Dulcie September.

Asrafozine : Bonjour M. Bruce Clarke. Merci de nous recevoir chez vous. Quel est votre plus beau rêve ?

Bruce Clarke : Mon plus beau rêve ? Je ne savais pas que vous alliez me poser ce genre de questions. Je ne suis pas dans les rêves, je suis dans la réalité. Les rêves sont quelque chose de très personnel et je pense qu'à partir du moment où on raconte nos rêves ils ne se réalisent pas, donc je garde ça pour moi.

Asrafozine : 11 février 1990, des millions de personnes en Afrique du Sud et de partout dans le monde entier attendent ce moment depuis 27 ans. Costume gris, le poing levé, le monde vit avec beaucoup d'émotions la libération de Nelson Rolihlahla Mandela. Le plus vieux

prisonnier au monde réserve ces premières salutations aux habitants de Cape Town et à ses camarades du parti historique, l'*African National Congress (ANC)*.

Pour clôturer ce **discours** historique, Mandela reprend ses propres mots prononcés au cours de son procès de 1967, (je cite en anglais) : *"I have fought against white domination and I have fought against black domination. I have cherished the ideal of a democratic and free society in which all persons live together in harmony and with equal opportunities. It is an ideal which I hope to live for and to achieve. But if needs be, it is an ideal for which I am prepared to die."* (Fin de citation)

Bruce Clarke, cette année-là, vous avez 31 ans, vous souvenez-vous de ce que vous faisiez ce 11 février 1990 ? Que représentait pour vous

la personne de Nelson Mandela ? Pour vous, pourquoi sa libération constitue-t-elle une étape importante de la lutte anti-apartheid ?

Bruce Clarke : Je vais commencer par la dernière. Bien sûr, c'est une étape importante, primordiale pour la lutte anti-apartheid. Ce que je faisais ? Je pense que j'étais dans mon atelier, j'ai entendu ça à la radio, je sais que je n'avais pas de télé à l'époque donc je n'ai pas vu les images, je les ai vues après coup.

Et juste un petit commentaire par rapport à la citation que vous avez lu c'était quelque chose de politique mais beaucoup plus politique qu'on ne le croit. Bon l'objet de cette citation c'est de réaffirmer qu'il est prêt à mourir pour ses idéaux et c'était parce qu'à cette époque-là, il y avait des fake news qui circulaient. Mandela avait été emprisonné depuis 27 ans et ces fake news qui circulaient disaient qu'il est vraiment lié à cause de son emprisonnement, qu'il n'a pas tenu le coup, qu'il a commencé à négocier avec les dirigeants de l'Apartheid et que donc c'était radical qu'il rentre en prison et que c'était modéré qu'il en soit sortie et donc ces paroles qu'il avait prononcées c'était pour réaffirmer qu'il y a une ligne de conduite direct depuis la lutte mais qui était lancée en 1960 et en 1991 quand il est sorti de prison et que cette ligne droite allait conduire à une démocratie... en Afrique du Sud et qu'il n'avait pas bifurqué dans cette ligne et donc ça c'est l'importance de cette citation, ce n'est pas uniquement les mots qui sont là mais c'était surtout pour rassurer les militants de l'ANC, la population d'Afrique du Sud en général, pour les rassurer et de cette manière peut-être, concernant l'apartheid, qu'il n'allait céder à une demande quelconque qui le faisait bifurquer de ses objectifs.

Asrafozine : Dans votre biographie, il est précisé que vos parents originaires d'Afrique du Sud s'installent à Londres peu avant votre naissance. Qu'est-ce qui pousse vos parents à partir de l'Afrique du Sud ? Cette immigration constitue-t-elle une réaction aux réalités de l'Apartheid ?

Bruce Clarke : Pour moi, oui, c'est évident. Parce qu'ils sont partis en 1958 de l'Afrique du Sud. C'était un moment charnière pour les blancs et pour les noirs en Afrique du Sud, l'apartheid était déjà installé mais il y avait toujours de petits espaces de liberté, en particulier pour les blancs mais aussi pour les Noirs. A cette époque-là les partis politiques n'étaient pas encore interdits, pas tous. Mes parents étaient militants avec l'ANC, avec le Parti communiste africain et évidemment ils se disaient blancs, ils avaient accès à des passeports ils pouvaient partir facilement, il suffisait de demander. 5 ans plus tard, ce ne sont plus des vœux possibles, même pour les blancs. Pour les noirs c'est déjà impossible mais pour les blancs, c'était un peu possible mais plus compliqué parce qu'il fallait indiquer les raisons motivant le départ et en plus ceux qui voulaient immigrer étaient

“ ... mes parents sont partis pour des raisons politiques, ce sont des militants. Mon père avait peur d'être arrêté parce que beaucoup de gens autour de lui se faisaient arrêter... il partait sans savoir si c'était pour 5 ans, 10 ans, 20 ans ou 30 ans. ”

d'une certaine manière aussi emprisonnée parce qu'au début des années 60, on a introduit une loi en Afrique du Sud qui permettait aux blancs de partir s'ils le voulaient, mais sans leurs biens. Ils pouvaient partir avec, je pense, 5000 dollars de biens ou quelque chose comme ça et pour un pays dans lequel le niveau de vie des blancs était le plus élevé du monde, ce n'était pas facile de prendre ce genre de décision. Et donc oui, mes parents sont partis pour des raisons politiques, ce sont des militants. Mon père avait peur d'être arrêté parce que beaucoup de gens autour de lui se faisaient arrêter. Donc, bien sûr il partait sans savoir si c'était pour 5 ans, 10 ans, 20 ans ou 30 ans.

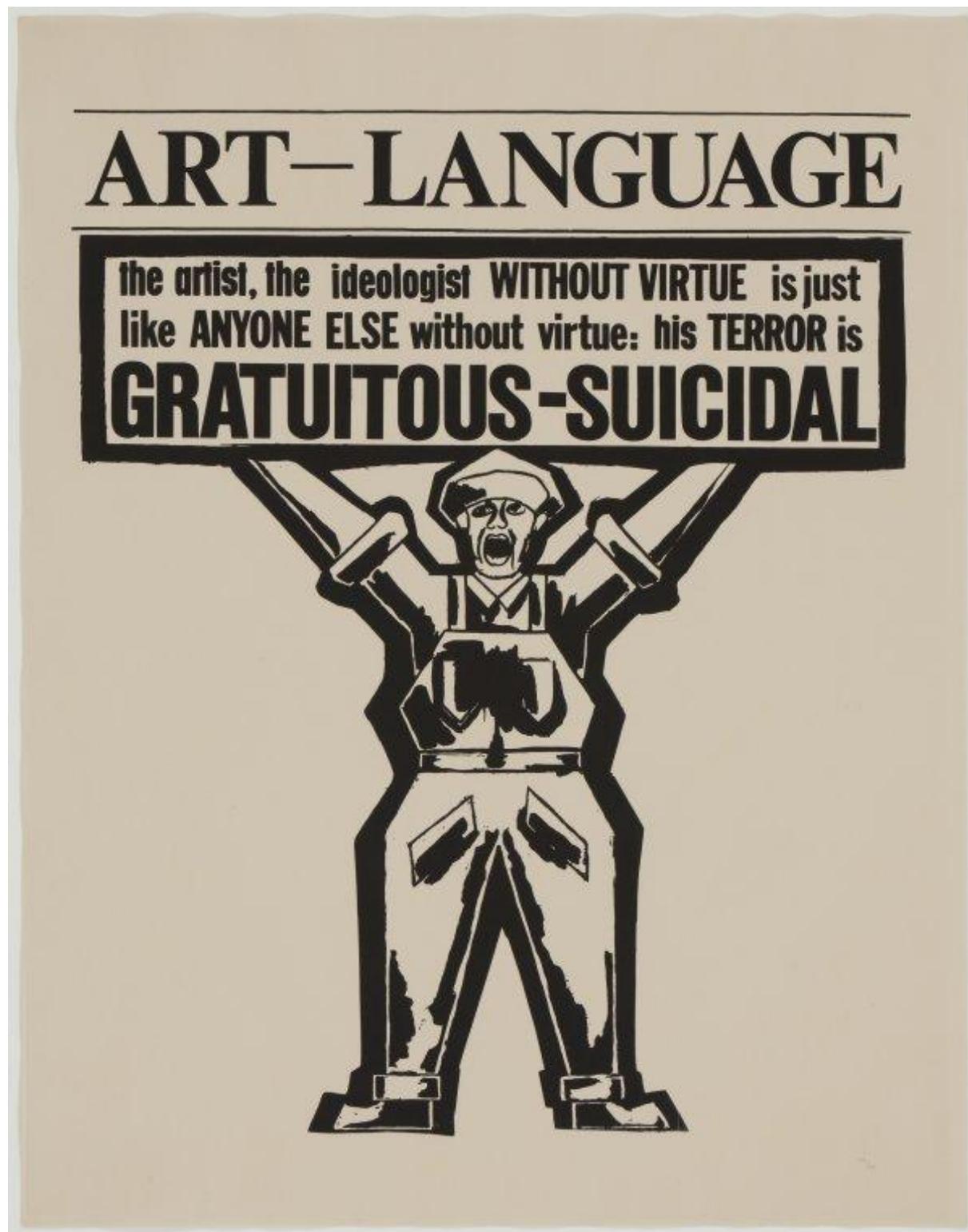


Asrafozine : Vous êtes né à Londres, l'un des espaces qui structure le fonctionnement mondialisé du capitalisme moderne avec sa place financière, depuis des siècles. Vous avez étudié les Beaux-Arts à l'Université de Leeds, l'un des établissements d'enseignement supérieur les mieux placés au Royaume-Uni. Votre militantisme plonge-t-il ses racines dans ces milieux ultra-capitalistes ? Si possible, racontez-nous votre éveil à l'engagement militant.

Bruce Clarke : C'est l'Afrique du Sud qui m'a éveillé mais j'étais engagé dans d'autres causes aussi ; même au lycée j'étais engagé dans les cours en Angleterre qui étaient liés à la lutte antiraciste, antisexiste. L'Afrique du Sud est devenue le point focal de ces luttes mais j'étais engagé sur les questions sociales et autres en Angleterre parce que je n'ai jamais pensé qu'on pouvait isoler une lutte d'une autre lutte, tout est lié d'une certaine manière. Je luttais contre l'apartheid en Afrique du Sud mais c'était un pays ami avec l'Angleterre, avec l'Europe, les États-Unis, les pays occidentaux en général puisque on avait érigé l'Afrique du Sud comme le dernier bastion contre le communisme. Donc malgré sa politique, raciste, autoritaire, fascisante, c'était un pays ami de l'Occident et je me posais la

question pourquoi on garde un ami comme ça ? C'est pour mieux mater des luttes sociales en Occident aussi. Pour les dirigeants occidentaux il ne fallait pas que le communisme qui est un très large spectre du centre gauche et de l'extrême gauche, prenne appui dans un pays quelconque encore moins dans les pays occidentaux donc on peut condamner quand on veut le régime raciste de l'Afrique du Sud. Ce qui est plus compliqué c'est de comprendre la complicité des pays occidentaux qui le soutenaient et donc c'est pour ça que je me répète : toutes les luttes sont liées. La lutte n'est pas une lutte isolée où on pouvait juste s'occuper de ci ou de ça, il fallait donc la relier aux luttes sociales ou d'autres luttes féministes même en Angleterre ou en Europe en général.

“ La lutte n'est pas une lutte isolée où on pouvait juste s'occuper de ci ou de ça, il fallait donc la relier aux luttes sociales ou d'autres luttes féministes... ”



Asrafozine : Joseph Kossuth, Terry Atkinson, David Bainbridge, Harold Hurrell, Michael Baldwin, qu'est-ce que ces noms évoquent chez vous ? Qu'est-ce que le mouvement artistique "Art & Language" ? Comment avez-vous fait la rencontre de ces acteurs des plus importants ?

Bruce Clarke : Ce groupe d'artistes militants activistes était d'abord dans une démarche de démystifier, décrypter l'art contemporain de l'époque des années 80 en Angleterre. Au passage, il voulait enlever toute fétichisation de l'objectif sur la question de l'œuvre de l'art pour aussi démontrer d'une certaine manière la façon dont on se transforme en marchandise. C'est une démarche évidemment politique mais qui concernait

particulièrement le monde artistique. J'ai beaucoup appris avec eux mais mon analyse de cet enseignement était qu'il fallait agir sur le monde beaucoup plus largement que le monde artistique parce qu'on pourrait dire qu'au fond on s'en fout royalement du monde artistique, ça touche si peu de monde, ce n'est pas ça qui est important, c'est les luttes qui peuvent être évoquées dans l'art contemporain, c'est la parole qui est portée. Ce n'est pas les artistes par l'art qui est important et donc oui j'ai beaucoup appris avec ces artistes, ces enseignants artistes parce qu'en Angleterre les beaux-arts ça ressemble beaucoup plus aux arts plastiques en France, il y a beaucoup de théories dans cette école en particulier où j'étais quand j'ai dit beaucoup de théories ce n'est pas les théories artistiques, c'est les théories marxistes, féministes, de l'histoire et très peu d'art là-dedans. Même si j'ai appris des choses il y a beaucoup de philosophie ; aussi, c'était pas du tout quelque chose orienté vers les matières artistiques ce n'est pas comme les beaux-arts en France où on étudie dans l'atelier de quelqu'un les matières, les matériels et tout ça. On supposait que quelqu'un qui avait l'intelligence pouvait trouver comment se débrouiller avec la peinture tout seul avec un rien ce n'était pas ça le plus compliqué. Le plus compliqué c'est de savoir pourquoi on faisait de l'art.

Asrafozine : Pourquoi décidez-vous d'habiter à Paris ? S'agit-il d'un choix lié au parcours de vie ou d'une volonté de proximité avec les milieux artistiques francophones/philes ?

Bruce Clarke : C'est un pur hasard que je sois là, dans ma tête je ne prévoyais jamais m'installer à Paris, je suis venu pour une petite période pour voir Paris et tout ça et puis cette petite période est devenue des mois puis des années et puis longtemps... Maintenant peut-être trop longtemps et j'aime bien Paris mais ce n'était pas un idéal, je ne suis pas venu vers Paris pour une raison particulière, c'était pour découvrir autre chose. J'ai vécu au Mexique avant et à vrai dire, en rentrant du Mexique, la question s'est posée « où est-ce que je m'installe ». L'Angleterre était une île un peu étriquée, j'avais des copains à Paris et voilà je me suis dit pourquoi pas mais je n'ai jamais vraiment décidé de m'installer comme ça et en même temps.

Bon maintenant je suis bien enraciné mais c'est une bonne base pour bouger, enfin parce que je voyage quand même beaucoup et il faut bien vivre quelque part.

Asrafozine : Dans votre biographie en ligne, vous vous interrogez sur l'après-génocide au Rwanda en ces termes : “Quel rôle peut jouer l'artiste dans la conservation de la mémoire, réelle, vivante ? Peut-il contribuer aussi à la reconstruction psychologique d'un peuple traumatisé ?”. Vous sentez-vous comme un “Frantz Fanon” qui tente une renaissance des humains par l'art-thérapie ? Quel est ce projet au Rwanda ? Pouvez-vous nous en dire un mot ?

Bruce Clarke : Un mot c'est difficile, beaucoup de mots c'est facile. Déjà pour commencer, pourquoi je me suis intéressé au Rwanda. Au début des années 90, avant le génocide au Rwanda j'ai commencé à rencontrer des Rwandais dans les mouvances progressistes et nous sommes devenus amis et ils m'ont dit « c'est bien beau ce que tu fais pour l'Afrique du Sud et tout ça mais tu sais ce n'est pas le seul pays où il y a un racisme institutionnalisé en Afrique ». Je dis « ah bon racontez-moi un peu. On me dit que le régime pré-génocidaire du Rwanda était basé sur du racisme institutionnalisé. Ça m'a un peu surpris et après on a discuté beaucoup plus et il y a eu une sorte d'évidence qui est venue à l'esprit, c'est que le racisme n'a rien à voir avec couleur de peau, le racisme c'est la volonté de stigmatiser l'autre pour une raison quelconque les juifs qui étaient blancs en Allemagne on leur collait une étoile de David jaune pour les distinguer. C'est du racisme. L'antisémitisme, c'est du racisme. Les Tutsis au Rwanda, on a mis sur leurs cartes d'identité qui ils étaient d'après les autorités. Pourquoi on a fait ça ? C'était pour diviser le pays, c'était pour mieux catégoriser, diviser le pays. Et puis nous en Occident et vous en Afrique, on dit parfois, souvent même qu'on a des ethnies, des différences ethniques. Le Rwanda est le pays le plus homogène d'Afrique, voire du monde. Même peuple, même langue, même religion. C'est le même territoire depuis 1500 ans et pas de différence ethnique au Rwanda. A partir du moment où on divise la société en marquant les cartes d'identité que l'un est

différent de l'autre, on crée des antagonismes entre les groupes qu'on a différenciés. Pour les colons belges c'est plus facile de gérer ce pays comme ça, en créant des antagonismes et en les cultivant avant l'indépendance mais aussi après. Parce que ceux qui sont devenus privilégiés après et même avant l'indépendance en 1962 ont décidé d'utiliser cette différenciation raciale pour mieux appuyer les assises. Donc c'est devenu une forme de pouvoir même plus, c'est devenu le pouvoir. C'était possible de décrire l'autre comme étant d'une autre race et on sait bien que les races n'existent pas dans le monde humain mais à partir du moment où on endocrine une population en disant que l'un est quelque chose l'autre est autre chose et qu'il y a une histoire antagoniste qui n'existe pas et qui n'a jamais existé mais à partir du moment où on endocrine, on enseigne ça dans les écoles, on sépare les peuples différents, on sème les graines de ce qui est arrivé en 1994. Mais ce qui est arrivé en 1994 ce n'était pas la première fois que ça arrivait au Rwanda. Les premiers actes de génocide ont commencé en 1959 donc une chose amène autre chose. Tout ce préambule pour montrer que j'ai une prise de conscience que les luttes sont liées et qu'on ne peut pas voir ces situations comme quelque chose qui n'est pas lié à son histoire coloniale. On ne peut pas nier que c'est lié à une manipulation des colons mais aussi des régimes post-coloniaux et donc la force des pays en Afrique était minée par l'héritage colonial mais c'est quelque chose que certains dirigeants de pays

africains, surtout francophones mais d'autres aussi ont utilisé pour vraiment asseoir le pouvoir. Donc à partir du moment où l'Afrique du Sud me mène au Rwanda, forcément en même temps je regardais d'autres pays en Afrique comment ils ont été transformés d'abord par l'époque esclavagiste, puis l'époque coloniale. Le constat, l'analyse de tout ça si je peux le résumer en cinq mots c'est que dans l'histoire moderne, l'histoire de la modernité dans le monde est basée sur une amélioration des moyens d'exploitation des peuples différents c'est aussi simple que ça. L'esclavage n'était pas aboli, puisqu'on a eu des idées d'humanistes ou humanitaires qui venaient de je ne sais d'où, à cause des luttes des esclaves ça été aboli puisque c'était beaucoup plus facile d'exploiter les Africains sur leurs terres plutôt que les emmener à l'autre bout du monde. C'était une nouvelle forme d'exploitation, le colonialisme qui a remplacé l'esclavagisme et puis bon le colonialisme c'est devenu un petit peu daté, après la deuxième guerre mondiale il fallait le remplacer donc voilà on a maintenant le système économique de la mondialisation où on exploite toujours les gens sur leurs propres terres autrement. Ils font des sales boulots d'assemblage de vêtements en Chine, au Cambodge ou en Thaïlande, au Bangladesh pour notre bénéfice nous en Occident mais aussi vous en Afrique comme avoir des t-shirts qui coûtent 5,10 €, donc il y a une continuité dans les moyens d'exploitation et donc là je vais me répéter, il ne faut pas ignorer les liens entre les moyens d'exploiter.



Asrafozine : Êtes-vous retourné en Afrique du Sud récemment ? Comment appréciez-vous les couleurs sociopolitiques de la Nation Arc-en-ciel ? Selon vous, les lignes de couleur sont-elles en place ? Il y a quelques jours, un incendie a tué plusieurs personnes dans un quartier de Johannesburg. Quelle lecture avez-vous de la situation politique du pays ?

Bruce Clarke : C'est vaste comme question. La dernière fois que j'y suis retourné c'était en 2019. J'ai fait une expo là-bas.

Par rapport à l'incendie, beaucoup de gens se demandent qu'est-ce que c'est que Johannesburg, donc c'est une ville comme une autre. Johannesburg, c'est la ville issue de l'apartheid. Au moment de l'apartheid c'était une ville blanche donc les noirs n'avaient pas le droit de séjourner à partir de 18h dans la ville sauf exception. Les noirs vivaient dans les ghettos ou dans les périphéries. A partir de l'ouverture de l'Afrique du Sud en 1990, 1991 on a aboli une loi sur résidence, on pouvait vivre où on voulait. Il fallait les moyens pour payer ça quand même, on pouvait aussi travailler où on veut et donc petit à petit Johannesburg a été transformé en ville africaine, les gens venaient au centre-ville ils y restaient, s'installaient, ils vendaient sur les trottoirs et c'était une ville africaine même si ça ressemblait plus à New York qu'à Lagos. Il y a eu une migration des populations qui avaient été exclues de la ville pendant l'apartheid puisqu'elles étaient noires, et elles s'installaient dans la ville, à cause de ça les blancs ont quitté le centre-ville donc il y avait presque pas de blancs qui travaillaient dans le centre-ville de Johannesburg, et quand je parle du centre-ville, je parle d'une superficie qui est comparable à Paris, assez étendue ou peut-être un peu moins que Paris mais c'est une grande ville et peu à peu tout est parti, tous les blancs, tous les bureaux sont partis vers l'extérieur dans les périphéries, dans les zones de banlieue huppées et donc il y a beaucoup de bâtiments qui ont été laissés à l'abandon ou qui ont été squattés même s'il y avait des propriétaires puisque les noirs qui vivaient autrefois dans les ghettos autour devaient faire 20 ou 30 km pour venir bosser en ville avant mais maintenant il pouvait se loger ou squatter occuper des bureaux même s'il y avait des propriétaires, il y avait plus personne qui entretenait les bâtiments et donc le

centre-ville de Johannesburg devenait une zone de guerre, il y avait de grands immeubles abandonnés donc cet incendie post-apartheid découle des conditions dans lesquelles les gens vivent.

Asrafozine : L'année dernière il y a eu de grands débats autour de la restitution des œuvres d'art pillés au cours de la colonisation et de toutes les aventures d'asservissement sur le continent africain. Avez-vous un avis sur le débat ?

Bruce Clarke : Je vais donner un exemple. Au British Museum en Angleterre un scandale a éclaté. Le directeur du British Museum et son adjoint ont démissionné parce qu'ils se sont rendus compte qu'il manquait au moins 2000 pièces dans les collections du British Museum, là récemment. Il y avait des anciens directeurs ou des employés qui les avaient volées et vendues. Je pense que l'origine de tout ça vient des sites de revente. Un des arguments pour ne pas restituer des œuvres en Afrique c'est « ouais mais vous savez dans les musées africains, ils vont voler ces œuvres ». C'est très difficile d'utiliser cet argument maintenant qu'on envoie ce qui s'est passé au British Museum qui n'est pas une exception parce qu'il y a des rumeurs que ça se passe à peu près partout donc mon avis c'est qu'il est évident qu'il faut restituer, il y a aucun argument pour ne pas les restituer. Et ses arguments qu'on donne, ça ne tient pas debout, on vole pas quelque chose de quelqu'un parce qu'on pense qu'il n'est pas capable de le conserver et de toute façon il y a les preuves maintenant qu'en occident on n'est pas capable de les conserver correctement.

Asrafozine : Pourquoi selon vous est-il important aujourd'hui de parler de Dulcie September ? Avez-vous une anecdote quelconque sur elle ?

Bruce Clarke : Je ne l'ai jamais connue, je ne l'ai jamais rencontrée, elle a été assassinée en 1988, je n'étais pas à Paris à l'époque. Je n'ai pas d'anecdotes à raconter sur elle en particulier mais ce qu'il faut voir dans l'assassinat de Dulcie September, les raisons derrière, les non-lieux qui ont été donnés dans les enquêtes sur son assassinat, c'est une complicité entre le régime de l'apartheid et le gouvernement français de l'époque



où les gouvernements occidentaux en général. Même si on connaît le tueur à gages, on sait beaucoup de choses, ce n'est pas officiel mais on en sait beaucoup et une des raisons pour lesquelles on n'est pas allé trop loin là-dedans en France à cause de l'implication et donc la volonté de raconter une histoire lisse de la France. A partir des années 80, l'ANC avait des contacts avec les grands groupes d'armement en Europe et ces entreprises de fabrication d'armes commençaient à se bousculer pour montrer qu'elles étaient progressistes et qu'elles étaient prêtes à vendre des armes à l'ANC parce que c'était évident à partir de milieu des années 80, même avant, que l'ANC allait arriver au pouvoir dans les 10,15, 20 prochaines années donc les gens se bousculaient à la porte de l'ANC en exil pour dire oui on peut faire un contrat de ceci ou cela. Très bien. Au moins, il

est établi que ces mêmes gens vendaient à l'époque au régime d'apartheid. La raison de l'assassinat de Dulcie September c'est qu'elle avait des révélations à faire sur la vente d'armes au régime de l'apartheid. Ces ventes illégales d'armes sont faites par ces mêmes entreprises qui se bousculaient à la porte de l'ANC après la fin de l'apartheid pour être bien placé pour vendre des armes au régime de l'ANC. Pour être concis et finir, l'ANC n'avait pas trop intérêt à ce que toutes les vérités soient révélées puisqu'ils travaillaient avec ces mêmes gens qui étaient dénoncés par Dulcie September. Je termine avec ma phrase fétiche. Tout est lié. Mais la lutte pour la vérité n'est pas finie, il y a quand même des possibilités qu'on sache un peu plus dans un ou deux ans sur l'assassinat mais il y a des forces qui essayent de cacher ça, y compris des gens de l'ANC comme on le voit dans le film de Samuel Enver.

Vous pouvez suivre cet entretien ici : <https://vimeo.com/asraforecords/bruceclarke>

Mawuli Affagnon & Elom 20ce

TRIBUNE LIBRE 1

Os Augusto Zita N’Gonguenho, the Angolan anthropologist who was killed after discovering the SA nuclear project⁶

Searching For Augusto Zita

From the Namib desert to an interrogation room on US soil, Victor Gama tracks Augusto Zita and inadvertently uncovers South Africa’s nuclear weapons programme.**Victor Gama in the Namib Desert, Angola**

In March 2012 I travelled to Chicago to premiere my recent work, *Vela 6911*, composed on a commission by the Chicago Symphony Orchestra. On arrival at Chicago O’Hare from Portugal I was stopped at immigration. Despite having a visa in my passport, I was told I was missing a form that I should have carried together with the visa.

“How is that possible?” I stammered. The immigration officer, impassive, continued to type something on his computer. Was it possible? My hosts had overseen my visa application.

“So what now?” I was tired and on edge, anxious about the performance. Without looking at me, the officer thumbed through my passport, then picked up a telephone. He couldn’t have been 20. His face was beardless, gleaming. He hung up, straightened, looked at me. He told me I would have to go wait in the room down the corridor, immediately to the left.

I asked him if I could have my passport back, and he said no, not yet. I asked him when I would be getting my passport back, but he didn’t answer, only repeated that I needed to go to the room. Down the corridor, immediately to the left. I was told to take a seat among a few other people waiting. The room was silent. Officers came in and out. Finally, my name was called. An officer in a dark blue uniform explained what I already knew: I should have brought a form with the visa. He was friendly. He said it could be resolved, but first they’d have to ask a few questions.

⁶ Cet article a été initialement publié en août 2014 sur le site <https://chimurengachronic.co.za/searching-for-augusto-zita/>

“Come with me.”

I followed him through a set of automatic sliding glass doors, a fluorescent-lit hallway, then directly into a small room with a table and two chairs. A seated officer sat paging through some papers. It reminded me of the interrogation scenes you see in movies. The officer look up, beckoned me to sit. He was looking at my passport.

“You travel a lot,” he said as he went over all the stamps. I didn’t know whether this was a question or an observation and remained silent.

“You like travelling?” he asked without looking at me.

“I travel for work.”

He nodded. “You’re a... composer?”

“Yes...” I started to answer but he interrupted. He asked about my training and my career and then about the commission by the Chicago Symphony Orchestra – how it came about. His tone was formal, maybe aggressive even, but nothing prepared me for the punch of the next question.

“Who is... Augusto Zita (he paused on the name, tripped by its alien pronunciation) N’Gonguenho?”

I felt a light blow to my gut. I said nothing. My thoughts fled in all directions.

The officer looked at me and repeated the question. “Augusto Zita (and more confidently this time) N’Gonguenho?”

We sat for a while in silence. He was referring to my project, *tectonik: TOMBWA*, in the Namib Desert in Angola. Then it hit me, this WAS an interrogation. Worse, this was an interrogation on US soil, probably by a National Security Agency officer. These people clearly had their eyes on me. But for how long? And for what reasons? Would they detain me? Would I miss my concert?

I swallowed against the desert in my mouth. The officer straightened himself and leaned forward as he was about to repeat the question again. I considered lying, denying knowledge of any Augusto Zita N’Gonguenho. I stopped myself in time. Information about the project could easily be downloaded from my website. It’s public, and obviously, as fast as I could Google any artist and download a couple of PDFs, they had done the same.

I started slowly, carefully. I used an academic tone to feign distance. I explained that Augusto Zita N’Gonguenho was a young Angolan anthropologist who, in the 1980s had centred his field research on the remains of a Portuguese colonial administrative settlement in the desert of Namibe.

I had stumbled on Professor Augusto’s archives by chance. There wasn’t much to go on – research papers, fragmentary field notes, speculation, sketches. Fragments, dust. A photograph: a young Augusto Zita in the desert. He wore army fatigues and a peak cap. The sun was directly overhead casting his face in deep shadows.

I pulled myself back into the present. The officer was staring at me. I had hoped my brief summary would satisfy him but he nodded for me to continue.

“The administrative structures Professor Augusto focused on were built in the beginning of the 20th century along a 90 km road from the city of Namibe to the port of Tombwa. Cantoneiros’s houses, used for road maintenance, six in total, distanced exactly 12 km from each other, all in ruin today.”

I had been visiting the area since 2006, trying to reconstruct Professor Augusto’s research by studying his field notes. I had driven the route he drove. The long, flat road had been almost deserted. The structures had stood like fragments of a left-over geography, plants flowering in the desert sand around them. I didn’t mention this detail. I didn’t want to seem too involved. I stuck to the third person in my descriptions to the officer.

“In his research approach, Professor Augusto used both scientific and non-scientific methods, such as divination systems and ritualistic processes that stemmed from indigenous knowledge systems...”

The officer looked up. “Indigenous knowledge systems?”

“Uh yes, knowledge systems. For example, one such system consisted in analysing the leaves of a plant in the desert known as *Welwichia Mirabilis*. Another consisted in dragging a stick along the desert, in concentric circles, while recording its sound.”

I realised how crazy this must sound and quickly added, “These systems were derived from the animist beliefs that plants, animals and even rocks are imbued with a spiritual substance and, therefore are alive and able to be used as witnesses to events in the past. That’s all really. His field research was interrupted by his sudden death in a suspicious car accident on that same road, in 1987.”

As soon as I paused he broke in, “Suspicious – in what way?”

“Suspicious as in... unexplained, unexpected.”

“Yes,” he replied, “but how did you arrive at your information?”

“Of his death?”

“Of his project.”

“The written evidence... research, field notes.” The officer persisted. “So confidential communications from an undefined source?”

“No – I mean...”

“Yes, continue.”

“The papers simply documented his research.”

“Into these ruins in the desert?”

I hesitated. “Yes, he was interested in the utopian aspiration of the coloniser.”

He examined me for a few minutes. “Okay, but how does all this relate to nuclear weapons?”

I froze. I wasn’t prepared for the fast pace of questioning, nor its content. They had clearly done their research. Fearing I was suspected of being involved in some sort of nefarious undercover activity related

to nuclear materials, I told him that this was Augusto Zita's argument, which I had gathered from his fragmented notes.

"Augusto Zita," I proceeded, "made a link between nuclear weapons and utopia."

"Augusto Zita made this link?"

"Yes, well no, actually his argument is straight from the book *Utopia*, by Thomas More." His face changed with my response. I saw the questioning look give way to a frown.

I tried my best to explain that this was an artistic project, it didn't have anything to do with information that wasn't already in the public domain. With every argument I felt as if I was losing ground. I didn't want to reveal that my research implicated the National Intelligence Service (NIS) of apartheid South Africa in Augusto Zita's death. South Africa had invaded Angola during the 1980s and I had found links between the alleged accident that killed the professor and operations by the NIS to camouflage South Africa's nuclear weapons programme.



The programme itself was, of course, no longer a secret. It was common knowledge that in the late 1970s and 1980s the apartheid government had developed a complete nuclear fuel cycle, including advanced waste management techniques. It had also acquired the technology to build nuclear weapons and developed at least six nuclear warheads, which it later acknowledged, along with a variety of missiles and other conventional weapons, such as delivery systems capable of reaching thousands of miles. These particular programmes were undertaken in close cooperation with Israel and the fear of nuclear proliferation made South Africa the focus of intense international concern during the 1980s. A Cape Town academic, Renfrew Christie, was jailed for passing details of South Africa's nuclear power programme to the African National Congress in 1980. The ANC's main base then was in Luanda, the capital of Angola, a country that took a no-compromise stance against racism and apartheid.

This was a can of worms that no one, in South Africa or elsewhere, seemed interested in opening. But there were still questions to be answered. The 1979 Vela incident, an atmospheric nuclear explosion detected by one of the US's Vela satellites off the coast of Antarctica, had been the subject of quite

intensive research and scrutiny, only to be thrown into question by the Carter administration months after the occurrence.

The research I had carried out in the two years prior to completing the score for *Vela 6911* included an extensive collection of declassified documents from the US State Department relating to the event, code-named "Alert 747". Most of the documents were heavily redacted, filled with black rectangles over large parts of the text, rendering them useless in terms of being able to draw any viable conclusions as to whether the event had actually taken place. The strategy of the State Department, and its closest allies at that time, South Africa and Israel, was aimed at keeping a secret nuclear test... secret.

"Okay, we'll return to this later." The officer waved for me to stop, clearly frustrated by my fragmented answers and long pauses. He picked a file off the table, opened it and took out a document, which he held out to me.

"What does this mean, 'An anthropology of Utopia: formation of Utopian identities?'"

"It's Augusto Zita's title – what he titled his research."

"What does it describe?"

I took a long breath, tried to focus and started to answer. "Well," I said, "Augusto Zita's research revolved around the concept of utopia while directly establishing a connection with European colonial expansionism in an attempt to try to explain his country's colonial history. He made several comparative studies of utopian texts that had been written in Europe since the Greek philosophers from the fifth century BCE through to the 20th century, but I think his main reference was Thomas More's *Utopia*, published in 1516. He established links to the Portuguese administrative colonial structure, in Angola..."

The officer interrupted me again. "But how is utopia in any way related to colonialism? Isn't utopia some sort of perfected society, an ideal that is ultimately unreachable?"

I was surprised. He seemed genuinely interested and somehow informed. I replied that More's text was quite clear in that association.

"The 'island'," I said, spontaneously making the quotation gesture with my fingers, "was colonised by someone called Utopus."

I hesitated, then asked if I could take out my notebook and read him a few outlined sentences I had taken from More's book.

He agreed.

"Utopus, who conquered it, brought the rude and uncivilised inhabitants into such a good government, and to that measure of politeness, that they now far excel all the rest of mankind." The island was initially called Abraxa," I said. "It then became Utopia, after its conqueror Utopus."

I glanced up. The officer's face was blank. I started again, more slowly. *"One of the parallels I find most fascinating is the fact that in Angola, under the colonial regime, most cities and small towns had the names of their conquerors and this happened in many other colonies. Utopia reveals a template of colonialism as Thomas More framed it as the best model of society at that time. And in the 1500s, in Europe, just barely 24 years after the discovery of an unknown continent on the western shore of the Atlantic Ocean, with the promise of vast territories to be populated, it was unquestionable that if you weren't 'civilised', you were 'rude and uncivilised' and, therefore, bound to be colonised or conquered and your land and resources confiscated."*

I was tempted to say this was still the case in the 21st century, but didn't want to sound provocative. Anyway, the terminology is different now. I turned to my notebook again and pointed my finger at the next paragraph. *"Having soon subdued them, he designed to separate them from the continent, and to bring the sea quite round them; and that the natives might not think he treated them like slaves, he not only forced the inhabitants, but also his own soldiers, to labour in carrying it on."*

I looked at the officer, still not really knowing whether he was following.

He nodded, "Go on."

"What seems to be quite surprising is the inclusion of a detailed description of the policy of colonisation in Utopia. As odd as it may seem at such an early stage in the European 'discoveries', More and Europe were probably already thinking of the advantages of sending settlers to America. One of More's characters, Raphael Hithloday, a Portuguese explorer, describes the needs and methods of colonisation with the note that excess population was the cause of migration to the neighbouring countries: 'if there is any increase in population over the whole island, then they draw out a number of their citizens out of the several towns, and send them over to the neighbouring continent; where, if they find that the inhabitants have more soil than they can well cultivate, they fix a colony, taking the inhabitants into their society, if they are willing to live with them; and where they do that of their own accord, they quickly enter into their method of life, and conform to their rules, and this proves a happiness to both nations; for according to their constitution, such care is taken of the soil that it becomes fruitful enough for both, though it might be otherwise too narrow and barren for any one of them.'"

I paused for effect, then plunged back into my documents. *"In the continuation of his descriptions, Hithloday leaves no doubt to what might be the consequences to the natives if they resist the benevolence of the utopian invaders: 'But if the natives refuse to conform themselves to their laws, they drive them out of those bounds which they mark out for themselves, and use force if they resist. For the account it a very just cause of war, for a nation to hinder others from possessing a part of that soil of which they make no use, but which is suffered to lie idle and uncultivated; since every man has by the law of nature a right to such a waste portion of the earth as is necessary for his subsistence.'"*

I was reaching the crux of the argument: "I think Augusto Zita used the association between Utopia and European expansionism in his research because he needed to reverse the direction of the anthropological enquiry, which until then was from 'us, the civilised' studying 'them, the uncivilised' – remember this was just a few years after the independence of his country. So, the obvious enquiry equation had to have its parameters turned around into 'the uncivilised' are now going to study the 'civilised' in order to understand what real motives the latter had. And for that, he had to lay out the template Utopia over the colonial infrastructure left by the Portuguese in his country. He was looking for similarities and he found many."

"What happened over the centuries is that the template of Utopia was transformed into a myth. The myth carried on being a myth until today, while the concept of an ideal society for Europeans in the 1500s was kept intact. The myth of Utopia worked as a time capsule to deliver that centuries-old concept created by Europe, masked as the ideal society, to work in the minds of many respectful people who, in a post-colonial world, still believe that colonialism was justifiable, helpful and even honourable. Augusto Zita was able to crack the capsule, dissect it with his strange and unconventional methods, learn from it and come to the conclusion that Thomas More had written the first political fiction text that outlined the guidelines of European colonial policy for the five centuries ahead."

We sat for a time in silence. It was uncomfortable, I had gotten carried away. Here I was with an American officer, who probably was trying to nail me for espionage, and I was talking as if I were having a debate with a colleague over some beers.



Finally, he nodded his head. “Very interesting of course, but theoretical rantings aren’t our main concern. Let’s go back to the association with nuclear weapons. You have recently been in contact with someone in this country who has supplied you with documentation on the Vela incident, correct?” He spoke slowly and chose his words carefully.

I didn’t answer.

“Have you at any time in your correspondence with this person received any classified documentation?”

I felt a chill. “No sir, not at all. All the documentation I have is declassified under FOA (Freedom of Information Act) and to be very honest I’m not interested in classified documents, just on what is known.”

Another silence. He raised his hand: “I won’t argue with you. But what then about Lindsey Rooke?”

He leant forward and waited. It was my turn to speak, but I didn’t know what to say. My heart was pounding. We had arrived at the most sensitive point. A sudden sharp cramp seized my stomach. I asked for a short break – to use the bathroom.

A brief tic twisted the officer’s lips. He stood grudgingly, opened the door and pointed across the hallway. It was a white, clean, modern room. I washed my face in the small basin then stood and looked at myself in the mirror. All I could see was a slender line of sweat on my left cheek. I felt cold, but I was sweating too. I thought again about Augusto Zita and the suspicious circumstances of his death. I tried to muster all the arguments in my defence, to prepare a strategy. Finally, I decided that there was nothing for it, they obviously knew everything already. I had no choice but to talk. Back in the room I took my seat and cleared my throat.

“Lindsey Rooke was a South African Navy officer who took part in an atmospheric nuclear test secretly conducted in 1979 off the coast of Antarctica.” Then, trying to divert the attention from Lindsey, I said, “I based the piece written for the Chicago Symphony on her diary of that mission, because it is very unique, in the sense that it shows someone in conflict, a woman caught between her love of nature and the mission she was on. It is also very poetic, quite beautiful really. It has a musicality that lends itself to composition. It allows me to weave a complex political story out of notes and chords and quavers, counterpoint. Theme and variations – yes.”

He studied me. “And are you aware that this document would be considered classified under South Africa’s new Protection of State Information Bill and that under the same bill, failing to report possession of a classified document could result in a prison sentence?”

I remained silent. Lindsey Rooke’s diary was the only document I was aware of that described a nuclear test in such vivid detail. From 1945 to 2006, more than 2000 nuclear tests were conducted on the surface of the earth. Approximately half of them were atmospheric. She inadvertently became a witness of the only nuclear test that has remained secret even until today. Every single person who took part in the programmes of development of weapons of mass destruction (WMD) in South Africa during the apartheid regime was under an oath, a confidentiality commitment that if broken could lead to jail time of up to 25 years. The same invariably went for all of the countries in the nuclear club, with varying degrees of punishment if secrets were revealed.

Finally, I replied that the diary was a personal document, not an official one and that my interest in it was purely theoretical. Lindsey Rooke’s story was the perfect link that explained Augusto Zita’s hypothesis on the relationship between Utopia and nuclear weapons. Again, hoping to divert attention away from Lindsey, I pointed at my notebook and started reading: “They are very good at finding out warlike machines, and disguise them so well that the enemy does not perceive them till he feels the use of them; so that he cannot prepare such a defence as would render them useless; the chief consideration in making them is that they may be easily carried and managed.”

I briefly raised my eyes to the officer. He was regarding me curiously, tapping on the table with his pencil. With his fingertips he signalled to me to go on. I tried to return to a conversational tone.

“I believe Augusto Zita was trying to make a point about a regime – South Africa’s apartheid – that was trying to maintain its status quo by developing weapons that could threaten others in the way that only nuclear weapons can. They were kept secret, their existence denied, but at the same time revealed through testing.”

There was another pause. He leafed through his papers. “And you believe this research somehow contributed to his death?”

“Like I said, he died under somewhat mysterious circumstances – an unexplained accident.”

“But you don’t think it was that?”

“What?”

“An accident.”

“No.”

“So, who do you imagine was behind his death?”

“It’s difficult to say... there’s no conclusive evidence.”

“What’s your personal opinion?”

I thought for a moment then answered, “I’d need more evidence.”

“Was Augusto Zita a communist?”

The questioned surprised me. “Considering his research, I imagine he would have viewed the Cold War as a constructed tension between the same, yet opposing, utopian concepts.”

I tried to explain. “The two regimes mirrored each other in significant – though often inverted – ways. Both promised happiness, power, security and fulfillment to the masses. Both infantilised the public through promises of gratification. And, both offered dreams of unity and omnipotence covering over real fissures and conflicts. Both have reached a point of exhaustion. I imagine Professor Augusto would have been more interested in a utopian imagination indebted to the creative and spiritual powers than to any static political ideal or principle premised on a rationally conceived universe and its faith in the resourcefulness of reason, technology and social progress.”

“Maybe, but wouldn’t you agree that the West won the Cold War? Surely capitalism has triumphed over socialism. Look at the evidence. For what you say, America remains the most powerful country in the world. People from all over the world seek citizenship. I see them every day in my field of work. Immigrants who continue to pursue the American dream. Even you, you choose to premiere your work here, in the United States. Why?” he asked sharply.

“Yes, I suppose More’s book alludes to that very clearly.” Without pausing, I opened my notebook again and began to read: *“Another sort of slaves are the poor of the neighbouring countries, who offer of their own accord to come and serve them: they treat these better, and use them in all other respects as well as their own countrymen, except their imposing more labour upon them, which is no hard task to those that have been accustomed to it; and if any of these have a mind to go back to their own country, which, indeed, falls out but seldom, as they do not force them to stay, so they do not send them away empty-handed.”*

He looked at me incredulously. Then he laughed, “Imagine that.”

I started to laugh with him but he stopped abruptly. “You clearly have a sense of humour and I admire that. I would love to continue debating this but I have work to do. I’ll tell my colleagues to complete the paper work and then you can have your visa.”

I bit my lip. I couldn’t tell if he was joking.

“You are free to go but I must warn you against attempting to obtain any more papers while in the USA.”

“I’m sorry if I wasted your time.”

“Oh, you know,” he said slowly, “we never completely waste our time. We always find something useful. I hope we have an opportunity to continue it again in the future...”

I began to answer but his phone rang. He stood up to answer it. “Yes, yes ... alright ... I’ll get there in a minute ... ah ... okay ...”

He motioned toward the door, directing me out. I stood up quickly and headed for the passageway, turned around to gesture some kind of goodbye but he was facing away, still busy on the phone, the receiver in one hand and a selection of my papers he had been referring to in the other.

COUP DE PROJECTEUR 2

Damarys Maa Marchand



Militante, originaire du Cameroun, Damarys Maa-Marchand est présidente fondatrice de la Fédération IFAFE (Initiatives des femmes africaines de France et d'Europe). Cette structure rassemble des associations en France et en Europe, qui travaillent en faveur de l'intégration des personnes étrangères et leurs familles dans la société française. Elle lutte contre l'image négative imputée aux populations étrangères, en général, et à la femme africaine en particulier. Elle répond aux questions d'Asrafozine posée par Emefa Kpomda et Elom 20ce.

Asrafozine : Bonjour Madame Damarys Maa Marchand. Vous êtes présidente fondatrice de la Fédération initiative des femmes africaines de France et d'Europe (IFAFE), consultante en communication vous avez également pris une part active au bicentenaire de la révolution et en 2006 vous recevez la Légion d'Honneur. Votre engagement au sein de IFAFE, au service des femmes.

Damarys Maa-Marchand : Vous avez eu le temps de chercher et de comprendre. On ne peut plus se cacher là.

Asrafozine : Merci de nous recevoir dans les locaux de votre association.

Damarys Maa-Marchand : Vous êtes les bienvenus, vous êtes chez vous.

Asrafozine : Alors la première question... Ce serait donc, d'où tirez-vous toute cette énergie pour votre engagement militant ? Et une question connexe, l'histoire sociopolitique de votre pays le Cameroun a-t-elle contribué à la prise de conscience et à cet engagement militant ?

Damarys Maa-Marchand : Je pense que pas mon pays, du tout. Parce que je suis partie relativement jeune et avant de quitter le Cameroun par contre j'étais très sportive et je touchais un peu à tout, au basket, au handball. La première équipe nationale

Camerounaise de volley-ball, j'en faisais partie et j'étais minime donc toute jeune mais qui était protégée. Je crois que je suis tombée dans une marmite vite fait, de par ma mère qui était militante pour des causes nobles, à savoir lutte contre l'injustice. Elle ne supportait pas voir les gens souffrir autour d'elle donc on était amenés à contribuer, c'est-à-dire collecter des vêtements, aller les donner aux lépreux, aller offrir à manger à ceux qui n'en avait pas à l'hôpital où travaillait mon père. Il travaillait avec les missionnaires américains dans un grand hôpital au sud du Cameroun. Et je crois que tout ça m'a forgé un peu. Et puis le sport parce que dans les équipes où vous êtes à plusieurs,

c'est un travail d'équipe qu'il faut, c'est la solidarité, je crois que ça forge quand même, ça fait du bien. J'ai notamment été entraîneur de volley-ball dans ma commune à Bagneux auprès des jeunes parce que j'ai à cœur le fait de transmettre, j'estime qu'avoir autant d'expérience et ne pas savoir le transmettre aux plus jeunes c'est ça qui fait que peut-être beaucoup de choses ne vont pas du tout dans ce monde.

Sinon quand j'ai créé mon entreprise de communication, à partir de là je n'arrivais plus à faire en même temps le militantisme, le travail, le sport. Il fallait choisir donc j'ai arrêté.

Asrafozine : On rentre dans le sujet. Dans quelles circonstances avez-vous fait la connaissance de Dulcie September et avec le recul, pour vous quelles sont les grandes lignes de son engagement ? Et quelles leçons en tirez-vous ?

Damarys Maa-Marchand : Comment est-ce que je me suis retrouvé là ? En fait après ma mission au bicentenaire, de la Révolution française que gérait à l'époque feu président Edgar Faure, à son décès il y a eu l'historien Jean-Noël Jeanneney, tout ça sous la coupe du ministre Jack Lang, j'ai découvert beaucoup de choses de l'histoire française que je ne

connaissais pas ou que je ne maîtrisais pas ou qui m'échappaient ou alors tout simplement je ne faisais pas attention. Et quand je me suis plongée dedans et que j'étais chargée de mission, j'ai appris beaucoup de choses. Tout de suite avec d'autres, on a créé une association des communautés africaines pour le bicentenaire de la Révolution française parce que je me suis dit qu'il y a quand même eu des français courageux qui ont demandé au roi à l'époque d'arrêter l'esclavage, donc tout de suite j'ai compris qu'il s'est passé quelque chose dans la tête de certains français et il faut leur rendre hommage parce qu'ils ont été courageux, je prends le cas du vœu de Champagney. Champagney



c'est un petit village en Haute-Saône. Ils ont été les premiers paysans français à l'église à écrire un cahier de doléances adressé au roi pour lui demander d'arrêter, parce que les noirs vivent une situation impossible dans les Caraïbes et qu'il faut arrêter parce que ce sont leurs semblables. Et ce cahier de doléances, aujourd'hui, est exposé un peu partout quand il y a des événements. J'avais donc proposé à des compatriotes d'aller dans ces petits villages pour rencontrer les descendants de ces gens qui ont eu le courage de demander au roi d'abolir l'esclavage. Pendant qu'ils demandaient ça, par la suite, vous savez le nombre de fois que l'esclavage est revenu mais le fait de fraterniser avec ces paysans me faisait chaud au cœur. Je me dis que l'histoire c'est l'histoire. Ne regardons pas tout le temps derrière, il faut peut-être regarder comment on peut, ensemble, continuer à vivre. Tout ça m'a à nouveau forgé, ça a rajouté un petit peu de ce que j'avais sur la solidarité, la fraternité, l'engagement et ça m'a amené petit à petit à militer sur l'apartheid, ça l'était déjà mais petit à petit ça m'a amené aussi à rajouter d'autres engagements notamment auprès des femmes parce que mine de rien elles subissent certaines discriminations qui sont horribles et il faut le dénoncer tous les jours et il faudrait arrêter.

Asrafozine : Comment vous avez, par la suite, pris connaissance de ce qui est arrivé à Dulcie September ? Et vous vous êtes engagés pour elle, est-ce que vous pouvez un peu nous expliquer dans quelles circonstances et aussi selon vous quelles étaient les grandes lignes de son engagement ?

Damarys Maa-Marchand : Vous savez, Dulcie a été assassinée en France en 1988. Je sortais de ce bicentenaire qui venait de se terminer en 1989. Cet assassinat a fait trembler la France. Dieu sait que la France a beaucoup lutté, aidé et soutenu la population sud-africaine pour la libération de Mandela. Cette dame est venue de son pays en tant que représentante de African National Congress, l'objectif était de mieux expliquer les difficultés que rencontrait son peuple et de chercher des solutions sur comment on peut arrêter cette histoire d'apartheid. On ne peut pas être en train de chercher une cause aussi noble, la liberté pour son peuple, et se faire lyncher comme ça lâchement. Un

matin elle va travailler, on lui tire dessus. On sait pourquoi, parce qu'elle en savait un peu trop sur les manigances qu'il y avait entre la France et le régime d'apartheid. Mais quand même ! Avoir le courage de faire ce qu'ils ont fait c'est quelque chose qui a fait trembler la France, on est descendus tous dans la rue, tous les jours il y avait pratiquement une manifestation quelque part et c'est comme ça que je me suis plongée dans une grande manifestation nationale en tête de cortège, j'ai demandé à prendre le mégaphone, j'ai annoncé ce que j'ai pu annoncer. C'était assez virulent et violent et je me rappelle qu'en tête de cortège il y avait le maire de cette commune qui s'appelait Marcel Trigon qui était en tête. Il m'a demandé "mais vous êtes sud-africaine ? Vous appartenez à une association ?". Je lui ai dit non et il m'a dit "écoutez, moi j'ai une association dans ma commune, c'est moi le Président si vous voulez vous pouvez adhérer à mon association". Je lui ai dit "oui, à condition que vous m'envoyiez les statuts". Parce que bien entendu, nous les noirs on avait peur des espions et tout ça. Donc le lendemain sa secrétaire m'a envoyé les statuts et j'ai bien vu qu'en fait il luttait contre l'apartheid, donc on était du bon côté tous les deux et j'ai accepté, j'ai adhéré à cette association.

On a été à la fête de l'humain, on a vendu des t-shirts pour la cause de Mandela, pour dénoncer, pour dire ce qui est arrivé à Dulcie. Voilà comment je suis resté dans l'association jusqu'après les élections libres d'Afrique du Sud, la sortie de Mandela que nous avons eu l'honneur d'accueillir dans notre commune, Arcueil. A partir de là je n'ai, sans cesse, comme toutes les associations qui le font, continué à dénoncer.

Pour moi le 29 mars, j'ai un seul objectif, essayer de faire entendre cette voix pour que la France dise exactement qu'est-ce qui s'est passé. On ne tue pas quelqu'un comme ça. C'est après les élections libres d'Afrique du Sud que j'ai créé l'association IFAFE pour encore doubler d'efforts pour lutter contre d'autres types de discrimination qui existent dans notre pays français. Et puis, je ne vous apprends rien, à ce moment quand on entend certains discours qui sont, non seulement, homophobes mais de plus en plus discriminatoire, je me demande quand je vois tous mes enfants nés, ici tous les enfants métis, tout ça et j'entends ça de la voix de certains compatriotes français, ça me met hors de moi donc je ne peux pas cesser le combat et je suis

ravie de vous rencontrer, les jeunes, si vous vous engagez. Il faut bien qu'il y ait une relève parce qu'on se fatigue, c'est usant. Nous autres, on a pris des risques aussi, on a été poursuivis, on a été dénoncés, mais ce qui est important, c'est la relève

et je vois dans les associations françaises en tant que telles, pur-sang, qu'il y a de la relève, ils sont formés mais chez nous il n'y en a pas beaucoup et ça me gêne.



Asrafozine : Par rapport à ça j'ai une question. Quel est selon vous le rôle de la jeune femme africaine dans les organisations de défense de la dignité humaine ?

Damarys Maa-Marchand : Déjà, que ce soit les jeunes ou même les adultes, ils doivent savoir que la femme africaine a toujours joué un rôle très important dans la société. Si on regarde dans l'histoire, la femme a toujours été le pilier de la famille dans tous les domaines. Et comme on le dit la plupart du temps, derrière un grand homme, il y a une grande femme. Donc les jeunes vous avez beaucoup de chance, il y a des outils que nous, on n'avait pas à l'époque. Maintenant vous avez tous les réseaux sociaux, tout ce qui va vite. Il faut vous engager, si ce n'est pas pour vous, faites-le pour les autres. Il y a de quoi faire parce que là, tel que la société est en train de tourner je crains, ce n'est pas pour vous faire peur mais descendez, prenez les choses en main. Il ne faut pas passer le temps à ressasser le passé, "on ne nous a pas donné ça, on n'a pas fait ça" ! Faites-vous votre place comme vous êtes en train de faire, occuper le terrain parce que comme on dit, les absents ont toujours tort. Cette jeune femme a le droit de vivre sa vie de jeune femme mais l'engagement, avoir envie de faire quelque chose, se lever le matin et se dire "j'ai des objectifs à atteindre, je dois avant de me coucher me demander qu'est-ce que j'ai fait de ma journée ? A quoi j'ai servi ? Même si ça n'a pas été pour moi, est-ce qu'au moins ça a servi aux autres ? Parce que on est interconnectés tous, on a besoin des uns et des autres donc elles ont un rôle très important à jouer.

Asrafozine : Pour rester un peu dans le sujet, est-ce que vous auriez un mot à l'endroit de la jeunesse africaine du continent et de la diaspora aussi et un conseil à l'endroit des jeunes femmes africaines ou des femmes avec en général ?

Damarys Maa-Marchand : Les jeunes sur le continent, je sais que c'est dur. C'est dommage d'ailleurs qu'on en arrive là, c'est dommage parce que le continent africain est d'une richesse incroyable et ce n'est pas un hasard. On est convoités de toute part, malheureusement les jeunes n'ont pas accès à ces richesses ; c'est ça qui

est malheureux et c'est pour ça que le continent est dans cet état stagnant et il y a une certaine catégorie de personnes qui se sont accaparés ces biens et malheureusement la plupart d'eux partent toujours, ils finissent toujours dans des conditions déplorables et ceux qui les suivent refont la même bêtise et n'ont toujours pas compris que ce n'est pas comme ça qu'il faut fonctionner. On refuse aux natifs, c'est-à-dire aux enfants de ces pays-là leur dû, parce que tout ça, appartient à nous tous surtout aux jeunes et ils ne peuvent pas tout manger, on a qu'une seule bouche, on ne peut pas conduire 50 voitures à la fois, à moins d'être un peu dérangé. Donc je me permets de dire que j'encourage encore les jeunes à tenir, tant qu'ils pourront, sur place mais surtout de ne pas prendre le risque de venir par des moyens difficiles parce que quand on les voit arriver, moi qui ai travaillé pendant plus de 25 ans sur l'accueil, l'accompagnement des étrangers dans leur parcours d'intégration, c'est très difficile. Un jeune qui périt à la mer, c'est une partie du continent africain qui meurt. Il ne faut pas prendre ce type de risque. Par contre ceux d'ici ont un rôle important à jouer parce qu'il y a beaucoup d'opportunités qui peuvent leur permettre de collaborer et de travailler avec les jeunes de là-bas. Il faut que les jeunes aient l'habitude de dire "je vais faire quelque chose et mon projet le voici, je vais l'écrire et chercher qui peut m'aider, quel est le grand frère ou le papa qui peut m'aider ou la grand-maman qui sait comment on écrit un projet parce que moi j'ai mon rêve dans la tête".

Il faut rêver, ne pas dormir. Rêver veut dire que ça me passe par la tête, je l'écris et je cherche qui peut m'aider là-dessus. Donc si vous collaborez bien avec les jeunes qui sont restés sur le continent, vous leur apportez beaucoup de choses ne serait-ce que la connexion avec eux, ça évite peut-être de rêver dans le vide et de penser à des choses qui sont tristes ou vouloir partir, se mettre dans l'aile de l'avion, des choses incroyables donc vous avez, les deux, un rôle important à jouer. Et la femme encore plus parce que certaines ont cru à un moment donné que la femme n'était bonne qu'à faire des enfants et dès que j'en vois une, je me lève quand il y a les défilés, quand je vois des jeunes femmes qui sortent de Saint-Cyr, je me dis que c'est mon honneur, de voir une jeune femme noire qui est pilote de ligne. C'est dedans que je vous vois, avec

tout ce que vous avez comme outil maintenant. Donc tout le monde à sa place, maintenant si on reste couché, ça ne viendra pas. L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt mais si vous vous levez tard et vous attendez que ça va tomber du ciel, non, ça n'existe pas. Il faut mouiller le maillot comme on disait en sport.

Asrafozine : J'ai une question un peu plus précise vis-à-vis des jeunes de banlieue. Est-ce que vous auriez un message spécifiquement pour eux ?

Damarys Maa-Marchand : Justement les jeunes de banlieue, je sais que ce n'est pas facile pour eux, j'en reçois ici. Pourquoi ? J'ai décrété d'accueillir des jeunes des lycées professionnels et des collèves parce qu'il y a pour le bac une obligation de suivre un stage en entreprise mais ils n'en trouvent jamais. Donc je décide de les accueillir et puis la plupart de ces lycées me connaissent et automatiquement ils me les envoient. Maintenant je leur demande aussi une chose, ce que je fais ici à l'entretien c'est que regardez-vous d'abord le matin, ne dites pas "c'est la société qui ne veut pas de moi". Est-ce que vous voulez vraiment de cette

société-là ? Elle est comment cette société ? Regardez, vous êtes venus à un bureau, quel est le patron qui accepterait que vous soyez habillé de cette manière dans sa société alors qu'il veut faire du fric ? Il ne va pas vous accepter pour un stage parce que pour lui si vous vous êtes habillés comme ça, vous comportez comme ça, vous allez faire fuir ses clients. Donc commencez par être corrects, polis. Le langage que vous utilisez dehors ce n'est pas le même que vous devez utiliser quand vous êtes dans les bureaux. Maintenant il ne faut pas perdre confiance et justement approcher des aînés. Si vous ne pouvez pas parler à vos parents, il y a plein d'associations qui aident les jeunes et qui leur ouvrent les portes. Il suffit de chercher dans son quartier, ça existe. Si ça n'existe pas vous avez vos machines qui vont très vite, vous pouvez en trouver et on peut vous apporter de l'aide, même pour monter des projets. Ayez envie de faire quelque chose, d'ailleurs la vie on s'y accroche quand on a des choses à faire. Mais si on n'a rien à faire, bien sûr qu'on s'ennuie et on dérange les autres, en plus de ça. Or quand on sait que demain on doit se lever à telle heure, vous avez quelque chose, des objectifs donc vous êtes occupés. Il ne faut pas se décourager, tout n'est pas perdu.





Asrafozine : Si je comprends, le message principal serait de rêver ? Quel est votre plus grand accomplissement en tant que IFAFE ?

Damarys Maa-Marchand : Je pense que c'est d'avoir permis à d'autres personnes de rêver. Ça veut dire que certains sont partis, ils ne savaient pas où ils allaient atterrir en France, ils savaient ce qu'il fallait faire pour en arriver là, avoir un titre de séjour. Mais moi je me suis assise peut-être un jour, ou deux ou trois ou quatre, je ne sais pas combien d'heures. J'ai eu plus de cinq collaboratrices pour remplir les dossiers, pour aider les familles, il y a des gens qui ont trouvé leur compte, il y a des personnes qui ont obtenu leur titre de séjour, il y en a qui sont arrivés qui ne parlaient pas français, j'avais des ateliers de cours de français et ils ont appris à parler français, ils ont trouvé du boulot, on les a accompagnés dans les métiers qui leur convenaient, qui étaient à leur niveau. Moi c'est la plus grande de mes richesses. Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai pas des millions dans les poches. Si je les avais je ne dirais pas non, mais moi ma richesse c'est d'avoir permis à beaucoup de personnes de s'en sortir et je suis prête à recommencer si j'ai de l'énergie. Savoir qui je suis et tout ce que j'ai fait, je dirais que ce n'est pas si important. J'avais été membre

du bureau des élections libres en Afrique du Sud ici, à l'ambassade. J'avais reçu mon accréditation venue de Johannesburg, donc j'étais au bureau de vote, ce qui était déjà quelque chose de rare. Cette ambassade qu'on allait caillasser, ou on allait manifester et dénoncer, du jour au lendemain j'ai là-dedans, assise au bureau de vote pour surveiller comment ça se passe. C'était une grande joie pour moi, une fierté et d'autant plus qu'après les élections, quand on a fermé les urnes, je ne l'oublierai jamais, un officier supérieur qui devait descendre le drapeau en pleurant, j'ai compris que pour lui le ciel lui était tombé sur la tête, un grand officier grand de taille, habillé en tenue militaire, qui descendait le drapeau et qui avait compris que c'était fini. Donc Monsieur Marcel Trigon, l'ancien maire d'Arcueil à l'époque qui a demandé si Mandela venait en France, à ce qu'il vienne à Arcueil parce que Dulcie September y habitait. L'Élysée lui a accordé l'autorisation. Le président Mandela devait arriver à Arcueil. A l'époque Barbara Masekela, qui était ambassadeur en France parce que (monsieur Mandela très rapidement en sa qualité de Président a nommé dans tous les grands pays des femmes, anciennes militantes comme ambassadeur. Quand Mandela est venu en France elle était là et elle savait que j'avais milité, elle me connaissait, elle m'appelait comme certaines d'entre elles aussi l'ont

fait après elle. Elle m'a dit " Madiba vient à Arcueil, qu'est-ce que tu as à proposer ? Qu'est-ce que tu fais ? Je lui ai dit "je n'ai rien fait parce qu'on ne m'a pas invité à faire des préparatifs. La municipalité est en train de préparer, moi on ne m'a pas invitée". Elle m'a dit "lève-toi fais comme on fait au pays, comme quand quelqu'un attend son papa, débrouille-toi avec ou sans moyens, fais quelque chose ! Et si on te demande tu dis que c'est moi Barbara qui t'ai donné le droit. Donc j'ai parcouru Tabala FM, Africa numéro 1, RFI et je vous en passe pour annoncer son arrivée ici. Et l'ambassadeur m'a dit "je voudrais voir cette ville noire de monde" et elle a insisté sur "noire de monde" ça voulait dire qu'il fallait qu'on voie la population noire aussi dedans. C'est comme ça que petit à petit en 48 heures j'ai fait venir une chorale d'une association IFAFE de Rouen, ensuite j'ai été voir des Africains qui habitaient le squat plus haut pour leur annoncer ça et pour leur demander de s'apprêter et de s'habiller en tenue traditionnelle, j'ai fait venir également des tambours j'ai donc demandé à une partie soit à la plaque de Dulcie et une autre partie devant l'hôtel de ville, parce que là-bas, il devait signer le livre d'or. Et la distance étant quand même longue il valait mieux sacrifier des personnes ici et en sacrifier d'autres là-bas.

Mais quand il est arrivé ici à la plaque de Dulcie, il a trouvé la chorale. C'est celle-là qu'on voit dans le petit film. Et ça a fait que quand il est arrivé je

cherchais où mettre les gens comme on ne m'avait pas mis à contribution. Je cherchais quand même des places pour que quand la chorale va chanter à son arrivée, ce soit éloquent et les gens de la sécurité m'ont beaucoup aidé, il y avait des tireurs d'élite sur le toit de l'immeuble, donc ça s'est bien passé et le temps qu'il parte d'ici, lui il a repris la voiture, le temps d'arriver j'avais déjà annoncé là-bas pour que tout le monde se mette à tambouriner et danser comme au pays, avec les branches comme on voit dans le film. J'avais été en brousse, les cueillir avec mon mari. C'est comme ça que on a vu tout ce monde qui était plein la vidéo. Et je me rappelle le cadeau de l'ambassadeur c'est de m'avoir invitée lorsqu'il a été reçu à l'hôtel de ville de Paris j'ai eu l'honneur moi aussi de grimper les escaliers devant la garderie républicaine ; je ne m'y attendais pas mais ça m'a fait chaud au cœur et je pensais à mes parents je me disais s'il pouvait être là à me voir, ça a été très touchant.

Asrafozine : Et peut-être pour clôturer. Vous avez dit que quand Mandela est arrivé, il y avait le tapis rouge mais qu'est-ce qu'il a fait ?

Damaris Maa-Marchand : Quand il est arrivé devant l'hôtel de ville, c'était noir de monde comme je vous dis. Donc la population était juste devant et dès que la voiture a garé sur le tapis rouge qu'on avait prévu pour que dès qu'il sorte de la voiture,



“ ...cette journée internationale de Nelson Mandela, les gens devraient se l'accaparer parce qu'elle explique beaucoup de choses, parce qu'on demande à chaque personne à cette journée-là d'essayer de dire ce qu'elles ont fait de bon pour les autres. ”

qu'il rentre, qu'il monte dans le l'Hôtel de Ville, il est descendu de la voiture, il a été vers la population et il s'est mis à danser comme il dansait d'habitude et il a fait le bain de foule et la sécurité était débordée mais c'était un plaisir pour lui de dire à la population merci pour ce que vous avez fait, merci vous avez soutenu le peuple sud-africain dans sa lutte, merci, ça a permis que je sois libéré. Donc, on a essayé de lui demander de venir sur le tapis rouge pour qu'il puisse monter, signer le livre d'or à la mairie. Ça a beaucoup touché le public, parce qu'il y en a qui l'ont touché, c'était très émouvant. Cette commune a une chance et c'est la raison pour laquelle depuis son décès, à la date d'anniversaire de Mandela, j'organise pour les jeunes ici, pas seulement les jeunes, les adultes aussi un petit événement pour sortir, relire les citations qui sont plutôt des conseils de sage de Mandela parce qu'on y apprend beaucoup de choses. Ça aussi si vous avez des jeunes autour de vous, cette journée internationale de Nelson Mandela, les gens devraient se

l'accaparer parce qu'elle explique beaucoup de choses, parce qu'on demande à chaque personne à cette journée-là d'essayer de dire ce qu'elles ont fait de bon pour les autres.

Quand vous êtes bien, vous-mêmes, vous vous rendez compte que pour cette journée j'ai trop donné. Ce que je peux faire ici, c'est permettre aux jeunes de lire les textes de Mandela, ça leur ouvre peut-être l'esprit, ça leur permet de comprendre un certain nombre de choses parce que ce qu'il a vécu et subi, ce n'est pas n'importe qui, qui peut sortir de là et être encore debout. Être assis pendant des années, à casser les cailloux vous avez dû voir sa démarche, ça n'a pas été quelque chose de très facile. C'était un surhomme, moi je me permets de dire ça mais lui-même disait que non il n'était pas surhumain. Toujours aussi modeste.

Asrafozine : Merci beaucoup, c'était très intéressant et très inspirant, merci beaucoup.

Damarys Maa-Marchand : Merci à vous d'être venus jusqu'à moi, très sincèrement. Nous allons célébrer le 30e anniversaire de notre association IFAFE qui aura lieu ce samedi à Arcueil, ce sera sur deux jours, du samedi 30 septembre au 1er octobre. Dimanche où il y a des tas d'événements, on aura l'honneur et la possibilité de présenter un certain nombre de choses y compris pour rendre hommage à Dulcie September, rendre hommage, à l'ancien maire qui m'a fait venir dans cette commune et beaucoup d'événements. Par la suite, on annoncera aussi le grand événement qui aura lieu dans le 93 en Seine-Saint-Denis, le 7 octobre prochain où il y a la mémoire de Dulcie September qui est rappelée et j'y serai personnellement.

Asrafozine : Merci beaucoup.

Damarys Maa-Marchand : Merci.

Vous pouvez suivre cet entretien ici : <https://soundcloud.com/asraforecords/conversation-avec-damarys-maa-marchand>

Mawuli Affognon & Elom 20ce
Photos : Emefa Kpomda

Tribune libre 2

Ils ont tué Dulcie mais sa cause a triomphé

Dr Nestor Bidadanure a été l'interprète de Dulcie September quand elle était en France. Ci-dessous, l'hommage qu'il lui a rendu lors du 33^{ème} anniversaire de son assassinat.

Cela fait 33 ans que Dulcie September, représentante de l'ANC à Paris, en Suisse et au Luxembourg, a été assassinée. Trente-trois ans que sa famille, ses amis et camarades attendent la vérité sur les commanditaires et les exécutants de ce meurtre. La commémoration du 33ème anniversaire de son assassinat est l'occasion pour moi de tenter de faire un portrait de la combattante de la liberté que j'ai connue. Commémorer l'assassinat de Dulcie, doit être aussi, et par-dessus tout, une manière de célébrer la victoire de la résistance humaine contre la barbarie. Car ceux qui ont assassiné Dulcie n'ont pas empêché la victoire de son combat, le combat de l'ANC contre l'apartheid.

Une combattante de la liberté

Dulcie September était une femme en colère et très déterminée. Tout son être semblait tendu vers un seul objectif : la lutte contre l'apartheid. Comme la plupart de ses camarades de l'ANC, elle ne parlait que très rarement et par bribes de ce qu'elle avait personnellement endurée. Elle ne parlait pas des cinq années passées dans la prison de Kroonstad et des cinq autres années d'assignation à résidence après sa sortie de prison en 1969. Elle ne parlait pas non plus de son visa de non-retour qui, de fait, la condamnait pour

toujours à l'exil tant que durerait l'apartheid. Elle considérait, sans doute, comme la plupart des résistants, que parler de soi c'est se singulariser dans un malheur collectif.

Dulcie planifiait rigoureusement ses activités quotidiennes et évaluait chaque soir sa journée. Les objectifs non-atteints la mettaient en colère comme si le temps perdu était un capital de combat dépensé inutilement, un cadeau offert à l'ennemi. Dulcie tenait en grand estime l'ANC et sa direction. Le retard à un rendez-vous politique était inconcevable et impardonnable. La défense de l'image de l'ANC était un devoir absolu. Pour éviter le drame du retard au cas où il y aurait grève ou accident dans le métro, nous prenions tellement d'avance que nous devions souvent tourner autour du lieu du rendez-vous pendant de longues minutes avant l'heure. Un jour, je lui ai dit qu'à force de tourner autour des ambassades, nous risquions de donner l'impression de faire un repérage pour une mauvaise action. Elle l'a pris au premier degré et nous avons quitté précipitamment les lieux pour nous enfoncer dans des rues inconnues et nous avons failli nous perdre !

Nos rendez-vous alternaient les associations humanitaires, celles de défense des droits humains, les partis politiques, les syndicats, les journalistes et les autorités politiques. Bien qu'éloignée de l'Afrique Australe où, les pays de la ligne de front, l'ANC et la Swapo étaient en guerre contre l'apartheid, Dulcie était émotionnellement sur le terrain du champ de bataille avec ses camarades. Elle suivait de près la campagne « war resisters » des jeunes blancs qui, de plus en plus, préféraient fuir leur pays qu'accomplir leur service militaire au sein de l'apartheid et rejoignaient les rangs de l'ANC. Elle s'intéressait aux trafics d'armes et, bien sûr, à la coopération nucléaire entre la France et l'Afrique du Sud. Outre les campagnes pour le boycott des produits sud-africains et pour l'isolement international de l'apartheid, nous devions voyager chaque semaine pour mettre en place les comités anti-apartheid dans différentes régions de France. Nous projetions des films pour expliquer les conséquences du système raciste sur la population. L'autre activité importante que menait le bureau de l'ANC était les campagnes pour la libération de Nelson Mandela et de ses compagnons de prison ainsi que la mobilisation des autorités françaises, les organisations politiques ainsi l'opinion publique pour sauver les combattants de la branche armée de l'ANC, MK condamnés à mort.

***“ Dulcie September
était une femme en
colère et très
déterminée. Tout son
être semblait tendu
vers un seul objectif :
la lutte contre
l'apartheid. ”***

En 1982, la lutte contre l'apartheid était à peine connue en France. Dans les années 1988, le mouvement de solidarité anti-apartheid avait atteint des proportions sans précédents. En 1986, une manifestation avait mobilisé 10 000 personnes. Et lorsque Dulcie fut assassinée, il y eut plus de 20 000 personnes pour ses obsèques. C'est dire l'importance du travail que le bureau de l'ANC avait accompli et la colère que cela devait susciter au sein des dirigeants du régime d'apartheid. Généralement, quand les citoyens français comprenaient la nature du régime de l'apartheid, son idéologie, ses lois et ses mécanismes de répression, ils en étaient indignés, révoltés et se mobilisaient.

Lorsque j'ai appris la nouvelle de l'assassinat de Dulcie, je me suis dit : ça y est, la menace, maintes fois proférée contre elle et ses collaborateurs, a été mise à exécution. Les mots du jeune Solomon Kalushi Mahlangu, combattant du MK, avant son exécution, me vinrent à l'esprit : **« Dis à mon peuple que je l'aime, qu'il doit continuer le combat, que mon sang nourrira l'arbre qui portera les fruits de la liberté »**. Ces mots auraient pu être ceux de Dulcie si les tueurs lui en avaient donné le temps.



Célébrer la victoire sur la barbarie

Commémorer l'assassinat de Dulcie, c'est également lutter contre l'effritement de la mémoire et le cynisme des États. Car n'oublions pas que le système de l'apartheid que combattait l'ANC est arrivé au pouvoir en Afrique du Sud en 1948. En cette année, la mémoire des terribles dégâts humains et matériels de la Seconde guerre mondiale était encore fraîche tant les blessures étaient béantes pour la génération qui venait de connaître la guerre. Le plus jamais ça n'avait rien d'un slogan, il conjurait la répétition de catastrophes telles que celle récemment vécue en Europe. L'année 1948, c'est également l'année de la Déclaration universelle des droits de l'homme. Traumatisés, les intellectuels essayaient de mettre en place les balises en termes de droits humains et de libertés pour conjurer le retour du monstre. Et pourtant, c'est à ce moment précis qu'un régime fondé sur le racisme institutionnalisé, un régime qui légitimait l'inégalité des races, en somme un nouveau fascisme, s'est installé en Afrique du Sud. Il allait prospérer sur une main d'œuvre esclavagisée et devenir une puissance militaire et nucléaire redoutable grâce à la complicité de pays qui ont pourtant connu le fascisme. Il faudra attendre plus de quatre décennies d'une résistance acharnée du peuple sud-africain pour qu'en 1990 l'apartheid soit aboli.

Quand nous commémorons la défaite du fascisme, du colonialisme et de l'apartheid, en réalité, nous célébrons également l'audace, l'héroïsme et le courage de celles et ceux qui ont préféré tout risquer aux quatre coins du monde plutôt que d'accepter l'esclavage. Dulcie est dans la droite lignée des résistants contre différentes versions de fascisme. Elle a rejoint de l'autre côté de la vie les autres ancêtres de l'avenir tels que Bram Fischer, Ruth First, Victoria Mxenge, Doroty Nyembe, Steve Biko, Neil Agget, Jo Gabi et tant d'autres qui furent fauchés par le régime d'apartheid... Des Sud-Africains de toutes les couleurs qui avaient en commun le refus catégorique de l'oppression de classe, de race et de genre. Puissent les générations postapartheid et postcoloniales continuer à les célébrer et à puiser des forces dans le patrimoine commun de la résistance humaine contre la barbarie. Et si je devais dire en guise de conclusion un mot à Dulcie, je lui dirais ceci : merci pour l'exemple, les héros ne meurent jamais ! La lutte pour la vérité continue. A toujours camarade !

Dr Nestor Bidadanure

COUP DE PROJECTEUR 3

Ritha Thende Mingomba



Je suis à Bilbao avec Ritha. J'ai rencontré Ritha l'année dernière à Barcelone, je devais faire un shooting Asrafobawou, avec Essonti. Essonti, c'est une artiste de Barcelone que j'ai rencontrée à Dakar, qui m'a présenté Ritha.

On devait faire un shooting avec elle en tant que modèle, elle était tellement fatiguée qu'elle a préféré être assistante sur le shooting. Et on a gardé contact, elle m'a dit : Elom, viens à Bilbao, il y a des choses à faire à Bilbao. Il y a quelques mois, elle m'a envoyé un texte, « Way to nowhere » que je devais traduire en Ewé pour son exposition qu'elle a présentée quelques jours ici à Bilbao.

Donc cet entretien, c'est pour revenir sur son parcours en tant que femme noire en Espagne, quels sont ses combats à elle, ce en quoi elle croit, et son lien entre art et activisme.

Asrafozine : Bonjour Ritha.

Ritha : Bonjour !

Asrafozine : Je suis très content d'être ici avec toi.

Ritha : Moi aussi.

Asrafozine : On est dans ta galerie, où tu viens de faire une courte performance. J'aimerais savoir comment est-ce que toi-même tu te définis.

Ritha : Je peux répondre en espagnol ?

Asrafozine : Tu mélanges un peu... Comme tu veux.

Ritha : C'est une question difficile. Je pense que je ne suis pas artiste. Personne n'a dit que je suis artiste. Je pense que je suis créatrice. Parce que j'ai besoin de communiquer sur ce que je pense et ressens. Je deviens une autre personne, c'est comme si ça rentrait en moi, l'art.

Asrafozine : Comment est-ce que tu es arrivée à l'art ?

Ritha : Comment suis-je arrivée ? Je suis arrivée comme par besoin d'exprimer mon anxiété, ma dépression chez mon psychologue.

Asrafozine : Comment est-ce que tu es arrivée en Espagne ?

Ritha : Comment suis-je arrivée en Espagne ? Je suis arrivée par la route avec ma tante et son mari. Quand je suis arrivée ici, j'avais huit, neuf ans. Je me rappelle parce qu'en Afrique on dit que l'Europe c'est bon, qu'il y a beaucoup d'opportunités, qu'il y a du travail, les études mais personne n'a parlé du racisme, de la misogynie envers la femme noire. Personne ne le dit. J'ai fait une dépression

Asrafozine : Quand tu es arrivée, tu as fait une dépression ?

Ritha : Oui. Parce que j'avais besoin d'exprimer cela avec des gens.

Asrafozine : Ok ! Super ! Dans le texte que tu m'as envoyé à traduire récemment qui fait partie de ton exposition tu dis "comme des cochons ils ont tout mangé. La terre, les pierres, la viande jusqu'aux os. Et ils reviendront encore plus affamés mais ils ne sont jamais partis". Je ne sais si tu te souviens de cette partie de ton texte...

Ritha : Si.

Asrafozine : Pourquoi tu dis ça ? Qu'ils sont affamés, qu'ils vont revenir mais qu'ils ne sont jamais partis. Qu'est-ce qui t'a fait écrire ça ?

Ritha : Je crois que c'est vrai. La colonie, on parle avec... Ils sont pas partis en fait ? Ils sont là ? Et tu penses qu'ils vont être agressifs encore dans les années à venir ?

Je pense qu'il y a maintenant beaucoup de contrats entre les gouvernements européens et les gouvernements africains. Seul le peuple peut se lever parce que les gouvernements sont corrompus. Ils font des choses que beaucoup de gens ignorent. La colonie existe encore.

Asrafozine : Dans ta performance, à un moment, tu tiens un cœur. Que signifie ce cœur pour toi ?

Ritha : Ce cœur symbolise pour moi le son des battements des cœurs de mes ancêtres.

Asrafozine : Est-ce que tu penses que tes ancêtres sont toujours avec toi ?

Ritha : Je les ai vus.

Asrafozine : Tu les as vus ? Ils ressemblent à quoi tes ancêtres quand tu les vois ?

Ritha : Je les ai vus dans mon sommeil, ils étaient en train de danser.

Asrafozine : C'est une femme ou un homme ?

Ritha : Non, ils étaient nombreux.

Asrafozine : Pourquoi c'est important pour toi d'incorporer des langues traditionnelles africaines dans tes installations ? Moi, par

exemple, tu m'as fait traduire le texte en Ewé. Pourquoi c'est important pour toi qu'il y ait ces voix-là ici dans tes installations ?

Ritha : Parce que les langues africaines ne sont plus parlées comme les langues européennes mais comme les européens ont classé les africains en bas de l'échelle, c'est devenu moins important pour beaucoup de personnes. Et pour moi ce sont nos langues, je pense qu'il est temps de redonner de l'importance aux langues africaines.

Asrafozine : Magnifique ! Quel est ton plus beau rêve ?

Ritha : C'est d'avoir une galerie ici, en Espagne, à Bilbao et œuvrer pour les artistes de la diaspora. Voilà mon rêve.

Asrafozine : C'est très beau ! Pourquoi ?

Ritha : Parce que c'est nécessaire. Tous les arts influencent... La musique, l'art plastique. C'est le reflet que personne ne peut imiter. Nous sommes l'art !

Asrafozine : Est-ce que tu peux partager avec nous une expérience raciste que tu as eue ici ? Dans le milieu de l'art ou en dehors.

Ritha : La première fois, j'ai croisé des grands. J'allais à l'école à 14 ans. Et un garçon blanc qui était gay. Et comme les noirs ne sont jamais la priorité, il me disait "je suis gay", "tu es black" donc je vais t'intimider.

Asrafozine : Mais c'est quoi le rapport entre lui "gay" et toi "noire" ?

Ritha : Je pense qu'ils classifient ici les hétérosexuels, les gays et après les noirs.

Asrafozine : Ok, donc dans la hiérarchie il y a d'abord les hétérosexuels, il y a les gays, et puis les noirs sont en bas des gays ? Et tu t'es défendue ?

Ritha : Oui, je me suis défendu. Je l'ai griffé.



Asrafozine : Tu sais ce que j'ai beaucoup aimé dans ton exposition dans ton installation ? C'est ce truc qu'il y a en dessous du drapeau de l'UE. Qu'est-ce que ça signifie ?

Ritha : Ça s'appelle "mapamundi", ça parle d'appropriation des terres. Tu vois, dans mon imagination ça aurait été une belle sphère... J'ai symbolisé les pays colons comme étant des planètes. L'Europe est une planète et l'Amérique en est une autre.

Asrafozine : Et le fait que tu installes une partie de ta chambre là, c'est quoi ? Il y a une installation, un ordinateur... Est-ce une manière de lier l'intime au politique ?

Ritha : C'est comme si tu es à la maison, tu es tranquille. Tu regardes les films, tu peux suivre les informations et voir que tes gens meurent pendant que tu es à la maison.

Asrafozine : Et tu es tranquille ? Ça te dérange pas quoi ?

Ritha : Non.



Asrafozine : Je ne vais pas tout dire, je veux que les gens aillent voir l'exposition aussi. L'avant dernière question que j'ai à te poser. Quel est ton rapport avec la nudité dans tes performances ?

Ritha : Ça définit tous les corps noirs sans identité, les morts aux frontières n'ont pas de visages.

Asrafozine : Ouais on ne voit que les corps noirs, on ne voit pas de visage. C'est ça ? On s'en fout de qui est mort, de à quoi il ressemble.

Ritha : C'est ça.

Asrafozine : Est-ce que tu connais Dulcie September ?

Ritha : Non, je ne connais pas.

Asrafozine : Je te pose cette question parce que je me demande si des fois tu n'as pas peur de traiter ces sujets-là ici. Dulcie September a quitté l'Afrique du Sud parce qu'on voulait la tuer là-bas, Elle était contre le racisme, contre l'apartheid. Elle était installée à Paris où elle représentait l'ANC et on l'a tué un matin. Toi je te considère comme une artiste militante aussi. Est-ce que des fois tu n'as pas peur d'être menacée ?

Ritha : Je pense que je communique avec les gens. Je fais de l'art par nécessité. J'ai besoin de parler.

Asrafozine : Et tu n'as pas peur de parler de toutes ces choses ? Tu t'en fous de ce que pensent les gens.

Ritha : Je n'ai pas peur.

Asrafozine : C'est quand ta prochaine exposition ?

Ritha : C'est en novembre. Ici, à Bilbao. Ça parlera d'anxiété, de solitude. Pour apprendre à se parler et s'aimer soi-même.

Asrafozine : Merci de m'avoir invité. J'ai passé un beau moment à Bilbao. Je pense aussi qu'il est important qu'on ait ce rapport entre la diaspora et l'Afrique. Il ne faut pas que la distance nous sépare quoi. La distance doit nous rendre plus forts. Et venir ici à Bilbao, c'est ça aussi pour moi. C'est des connexions qu'on se crée, on sait qu'on a des frères ici et là. On n'est pas seuls même quand on est là.

Ritha : Merci beaucoup. "Mi casa es tu casa". Merci d'être venu te ressentir et me ressentir

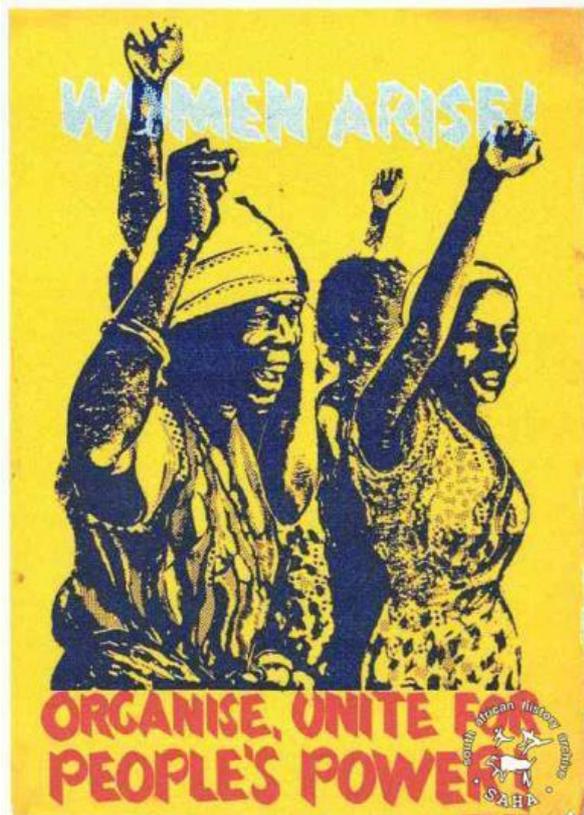
Elom 20ce

Photos : David Hornback

COUP DE CŒUR

LES FEMMES AFRICAINES EN LUTTE POUR L'INDEPENDANCE⁷

Les années 1960 ont apporté de grands changements en Afrique. Harold Macmillan, le Premier ministre britannique en 1960, a parlé du « vent du changement » qui balaie l'Afrique. Il faisait allusion à ces nombreux pays africains qui défiaient leurs maîtres coloniaux et renversaient la domination coloniale.



Un fort esprit de nationalisme s'étendait en Afrique à mesure que le nombre de pays indépendant grandissait.

Ironiquement, au même moment en Afrique du Sud, le gouvernement blanc resserrait son contrôle sur la population noire.

En 1961, la direction de MK a été arrêtée et accusée de trahison. En 1963, les huit accusés (Nelson Mandela, Walter Sisulu, Govan Mbeki, Raymond Mhlaba, Dennis Goldberg, Ahmed Kathrada, Elias Motsoaledi et Andrew Mlangeni) ont été reconnus coupables et condamnés à la prison à vie.

Le leadership masculin noir en Afrique du Sud a été réduit au silence.

« Dans notre pays assiégé, La place d'une femme est sur le front de la lutte. » - Déclaration de O.R. Tambo, 1984

Contrairement à beaucoup d'organisations, Umkhonto we Sizwe (aile militaire de l'ANC) a accueilli et encouragé les femmes à rejoindre la lutte armée.

Les femmes ont rejoint les rangs d'Umkhonto we Sizwe en nombre toujours croissant. Combattant côte à côte avec leurs hommes, elles ont joué un rôle inestimable dans cette lutte révolutionnaire.

Les femmes ont pris conscience que leur contribution était cruciale dans la lutte pour se débarrasser du régime tyrannique de l'apartheid en Afrique du Sud. Il s'agissait également de manifester leur force et leur volonté de sacrifier leur vie pour le plus grand bien de tous les Sud-Africains marginalisés.

« Femmes d'Afrique du Sud, nous nous engageons à intensifier la lutte jusqu'à ce que l'apartheid soit éradiqué, jusqu'à ce que le dernier bastion du colonialisme et de l'impérialisme sur le continent africain soit renversé et jusqu'à ce que l'Afrique du Sud soit un pays libre, démocratique, non raciste et non sexiste qui appartient véritablement à tous ceux qui y vivent. » - Florence Maleka

Traduit de l'anglais au français par Jane Ekounda

⁷ Cet article a été initialement publié sur le site : https://www.saha.org.za/women/the_winds_of_change_africa_gains_independence.htm

COUP DE PROJECTEUR 4

Ryaam



Enfant du 20^{ème} arrondissement, *Ryaam* grandit dans une famille nombreuse dont les parents sont originaire du Mali. A la maison, l'ambiance est joyeuse. On passe des sonorités et des chanteurs traditionnels maliens au rap et à la New Jack. « Mes parents écoutaient de la musique traditionnelle malienne principalement : Oumou Sangaré ou Diaby Doua ! Mes frères et sœurs, c'était beaucoup de Rap us, de la New Jack, un peu de Soul et du Rap français. De toutes ces influences-là, celle pour laquelle j'ai choisi de m'exprimer, c'est le rap français. » Elle tombe dans le bain du rap vers ses 11/12 ans pour ne plus jamais en sortir.

Asrafozine : Alors on est à Diaspora, un restaurant dans le 2^{ème}. Comme ça porte son nom, il y a beaucoup de figures de l'émancipation du peuple noir sur les murs. Et voilà il y a une ambiance très afro ici et c'est Anyès qui a eu l'idée qu'on puisse se retrouver ici pour d'abord te donner tes habits de scène, on va en parler. Mais également pour pouvoir échanger un peu sur ton art et ton engagement. Donc nous sommes très ravis de t'avoir sur ce projet Arctivism consacré à Dulcie September. Le choix de Paris, pour rappeler, c'est parce qu'elle était assassinée à Paris il y a 35 ans et que jusqu'à présent justice ne lui a pas été faite et ce travail que nous faisons, s'inscrit dans une campagne pour ne pas l'invisibiliser et moi, je t'ai découvert à travers un morceau, « Assata

Shakur ». J'ai pris une claque en l'écoutant. J'aimerais savoir déjà pourquoi Assata Shakur. Et qu'est-ce qui a inspiré ce morceau ?

Ryaam : Je ne connaissais pas Assata Shakur avant la parution de son autobiographie traduite en Français par le collectif cases rebelles. Je me suis prise une claque en découvrant son histoire et son militantisme et ça a inspiré ce morceau qui fait partie d'une série de 3 freestyles que j'ai sortie en 2019 en l'honneur de figures féminines. À travers le morceau "Assata Shakur" en partant de ma propre expérience et celle de mes proches, j'aborde le racisme, l'islamophobie, le sexisme que vivent les femmes noires, les femmes musulmanes, le fait d'être perçu comme un bloc homogène et d'être constamment défini par l'autre.

Asrafozine : Justement, dans le second couplet de ce morceau, vous établissez le constat de décès de frères incarcérés, expulsés sans arrêtés, élevés par de grandes reines que l'humanité renverse rendre fier les vôtres, les anges gardiens dans l'au-delà. Je passe du « vous » au « tu » donc t'inquiète pas. Quelles sont les réalités qui constituent la source créatrice de ta musique ?

Ryaam : Tout simplement mon vécu. L'oppression, la répression que peuvent subir les personnes racisées en France. Je suis une femme noire qui a grandi dans un quartier populaire, à l'Est de Paris, intra-muros, ce qui est peut-être différent, sous certains aspects, que de vivre dans un quartier populaire en Banlieue.

Asrafozine : Quelles sont ces différences ?

Ryaam : À Paris, l'accès à la culture est à proximité par exemple. Nos parents, appartenant à la classe populaire, ne sont pas inscrits dans les pratiques culturelles courantes des parisiens de classe moyenne voir aisés (ex : se rendre au musée, au théâtre), mais on a l'implantation de structures culturelles implantées dans nos quartiers qui offrent la possibilité aux jeunes de s'y rendre plus facilement. Il y a également plus d'équipements sportifs. Dans certaines banlieues, dans certains quartiers c'est peut-être plus compliqué. Je pense que la différence peut se jouer là et peut-être en termes de mixité aussi.

Asrafozine : Quels sont les réalités qui sont spécifiques à la jeune femme noire, africaine, parisienne que tu es ? Quelles sont les difficultés qui sont spécifiques, si je peux me permettre, à ce groupe de personnes.

Ryaam : Paris c'est une ville multiculturelle qui brasse plein d'origines différentes et c'est ce qui fait sa richesse mais en tant que personne racisée on n'est pas à l'abri de subir des agressions racistes physiques ou verbales. En tant que groupe minorisé on est sujet à beaucoup de stéréotypes extra et intracommunautaire d'ailleurs et ça peut être difficile à vivre.



Asrafozine : Après c'est intéressant à savoir parce qu'aussi la réflexion que moi j'ai souvent quand on parle de combat panafricaniste ou par rapport à l'Afrique, j'ai l'impression que parfois on ne prend pas suffisamment en compte les spécificités des groupes et moi qui vit sur le continent, quelque chose qui m'intéresse beaucoup, c'est aussi de connaître la réalité des jeunes africains en Europe, déjà pour commencer, mais dans les banlieues spécifiquement parce que souvent on entend des questions de violences policières depuis le bled. Le cas de Naël par exemple. Récemment on a appris encore qu'un jeune. On lui a tiré dessus pour refus d'obtempérer quoi, une balle dans la tête. Et ça m'a fait penser à Dulcie September qui a aussi été tuée de cinq balles dans la tête, à bout portant, voilà. En fait je pense qu'il est aussi important qu'on ait des espaces, qu'on puisse parler de nos réalités. Ce n'est pas juste parce qu'on est noirs, parce qu'on est femmes qu'on fait face aux mêmes problématiques.

On est dans des environnements différents. Et c'est ça aussi que j'essaie déjà de comprendre pour mettre la lumière dessus. Parce que j'estime que tous les combats sont liés et qu'on ne peut pas faire de combat si on ne comprend pas les autres, les contextes des autres et je trouve que parfois on veut faire dans une certaine facilité en disant que c'est des combats globaux. C'est des combats globaux, oui, mais après quelles sont les spécificités aussi ?



Ryaam : Non, je suis totalement d'accord avec toi, il y a des spécificités, c'est différent. Une femme noire ne va pas subir les mêmes oppressions qu'un homme noir et inversement. Un homme noir va être beaucoup plus confronté aux contrôles de police, à des violences policières par exemple. L'homme noir, arabe dans l'espace public constitue chez certaines personnes une menace, un danger et ce dès leur plus âge.

Dans le cas des violences policières par exemple, notamment avec la mort de Nahel, les médias n'ont cessé de criminaliser la victime, cela a pris une place importante dans le discours médiatique au détriment des faits : un jeune de 17 ans, tué par la police pour un refus d'obtempérer ! et c'est le même argumentaire à chaque fois qu'un homme racisé meurt entre les mains de la police.

Tout à l'heure tu faisais le parallèle entre Dulcie September qui a été assassinée à Paris, d'une balle dans la tête et ces jeunes qui se font tuer pour des refus d'obtempérer. Cela renvoie à la représentation qu'on a des corps, des vies des personnes racisées et le traitement qui en découle. Je ne t'apprends rien c'est un héritage de l'esclavage, qui s'est renforcé à la période coloniale et ont subi encore l'impact aujourd'hui.

Asrafozine : On a beaucoup parlé d'Afrique. Moi, j'aimerais savoir quel est ton lien aujourd'hui avec l'Afrique. Comment tu vis ton lien avec l'Afrique ?

Ryaam : Mon lien avec l'Afrique, très sincèrement je le vis par procuration via mon père, parce que ça fait très longtemps que je ne me suis pas rendu au Mali. Mon père est retraité, il s'y rend donc assez souvent. Ce lien je le vis aussi dans les valeurs qu'on m'a transmises dans mon éducation, je le vis aussi dans mon quotidien, ma manière de manger, de m'habiller parfois, dans les chants, par la langue maternelle de mes parents etc... Ça transparait dans mon quotidien à travers ces choses-là. Après j'essaye aussi de me renseigner un petit peu sur ce qui se passe en Afrique, notamment au Mali dernièrement.

Asrafozine : Est-ce qu'il y a quelque chose qui s'est passé que tu voudrais partager avec nous ? Une anecdote, quelque chose que tu as vécu dans ce sens-là qui te fait dire waouh c'est réel tout ça ?

Ryaam : Je dirai plus, dans le cadre du travail. Dans certains secteurs il y a très peu de personnes racisées, on ne se sent pas vraiment à sa place,

surtout quand on ne nous met pas à l'aise. On ne se sent pas légitime à être là, on doute.

On a des codes, un bagage culturel qui est autre, (des choses qui nous ont été transmises par nos parents et qui ont à mon sens tout autant de la valeur). Je n'ai pas d'anecdote précise qui me vient mais je dirais plus au travail ou tu vas subir des micro-agressions sur des stéréotypes sur les personnes noires où on va dire « tu ressembles à telle ou telle personne noire » alors que vous n'avez absolument rien à voir.

Asrafozine : **Moi quand on me dit ça, je réponds « toi aussi tu ressembles à tel ou telle ».**

Ryaam : C'est ce qu'il faut sûrement leur envoyer parce que c'est fatigant.

Asrafozine : **Et je ne t'ai pas présenté au départ en tant que rappeuse parce qu'une qui m'a beaucoup aussi intéressée dans ton profil c'est pas forcément l'artiste aussi mais je vois aussi toutes l'humanité qu'il y a dans les textes etc... Je pense qu'on l'avait un peu abordé. Là je vais revenir sur le rap ce qui m'a aussi touché dans ce tu produis, on est dans à une ère où les gens courent après les likes, où il faut faire la musique d'une certaine manière, tu vois, tu viens à quelque chose de différent, quelque chose d'ancré et ça m'a beaucoup touchée.**

Ça me suscite deux questions. La première pourquoi avoir utiliser l'art du rap, du hip hop ? Et ensuite, qu'est-ce qui fait que Ryaam veuille dire des choses qui dérangent ?

Ryaam : Je pense que si je fais aujourd'hui cette musique-là, c'est en partie dû à la transmission que j'ai pu avoir au sein de ma cellule familiale. À la maison on écoutait beaucoup de rap, beaucoup de musique. Et forcément dans une famille nombreuse, ça attrape forcément un des enfants et c'est tombé sur moi. Moi, j'ai toujours aimé les mots, l'écriture, et j'aimais l'énergie qui se dégageait dans le rap. J'aimais la verve, j'aimais la manière de scander les mots. Et naturellement c'est cette forme que j'ai choisie pour m'exprimer. Après, par rapport au contenu de mes textes, je pense que c'est un héritage aussi. Certains de mes frères et sœurs lisaient beaucoup sur les luttes antiracistes



notamment aux USA, et c'est des sujets auquel j'étais sensible.

Asrafozine : **Est-ce qu'il y a une personne dans ta cellule familiale qui t'a le plus influencé dans ce sens-là que les autres ?**

Ryaam : Je dirai mon grand frère, et je peux même dire mon père. Je pense que les parents sont très connectés à ce qui peut se passer dans leur pays d'origine. Ça tu sauras peut-être le dire mieux que moi mais que ce soit au Mali ou Togo ou ailleurs les jeunes ont une conscience politique qui est très ancrée. Tout le monde écoute la radio, tout le monde s'intéresse à la politique. Les instabilités politiques qui rythment certains pays expliquent peut-être aussi l'intérêt porté par les jeunes. En Europe on est pris par dans le consumérisme des sociétés capitalistes etc. Ce qui fait que peut-être, certains jeunes s'y intéressent moins. Pour revenir à mon père, je pense qu'il a grandi en ayant cet intérêt pour la politique et cela s'est poursuivi à son

arrivée en France en 1967. Il s'informait via le journal télévisé, BFM et CNews n'existaient pas à l'époque on était plus ou moins épargné sur certains sujets (rires). Aujourd'hui il continue de s'informer sur ce qui se passe au Mali par exemple tout en gardant son esprit critique.

Donc on a toujours baigné dans cet environnement-là, sans que mon père me dise « lis tel ou tel livre ». Mon père ne sait pas lire mais c'était présent, et je pense que j'en ai pris conscience là maintenant, à l'âge adulte. Mon frère, oui, lisait des bouquins et c'était évident.

Asrafozine : Je vois bien ce que tu veux dire. C'est que sans forcément t'imposer un bouquin ou une réflexion, l'environnement faisait que tu entendais des choses qui t'ont forcément influencé quoi. Je peux te donner un exemple aussi à moi. Aujourd'hui je suis beaucoup lié à la tradition, aux chants traditionnels parce que justement j'ai grandi dans une maison où ma grand-mère, chaque dimanche, les femmes de son village qui étaient aussi des commerçantes comme elle, avaient une association, elles se réunissaient pour jouer le tam-tam à la maison, tu vois. Moi à l'époque ça me saoulait parce que c'était au moment où commençaient les dessins animés qu'elles commençaient à jouer leur tam-tam. Mais voilà c'est comme ça que j'ai appris des rythmes, comme ça que j'ai appris des morceaux qui sont restés parce que j'ai tellement écouté que, à un moment je me suis intéressé à certains morceaux. Et je peux voir aussi ce que ça m'apporte aujourd'hui quand on est et que je peux sortir une chanson, le gars me dit « tu as écouté ce truc là où » tu vois ? C'est ce que je comprends à travers ce que tu me disais. Et c'est intéressant que tu puisses parler de ton père.

Moi j'aimerais savoir quelle relation tu as avec lui aujourd'hui. Et comment en tant que papa africain, il conçoit que sa fille fasse du rap ?

Ryaam : Alors la question ne se pose pas parce que mon père ne sait pas que je fais de la musique.

Asrafozine : Comment tu fais pour qu'il ne sache pas ?

Ryaam : La musique ce n'est pas mon activité principale donc c'est facile de pouvoir cloisonner avec le reste.

Asrafozine : Et le jour où il l'apprendra, comment tu penses qu'il réagirait ?

Ryaam : Je ne sais pas, honnêtement. Je ne pense pas qu'il approuverait.

J'ai une bonne relation avec mon père. Moi je trouve ça fascinant de voir les parents vieillir. Quand j'étais plus jeune mon père travaillait énormément, il était éboueur à la mairie de Paris, il se levait tôt. Il rentrait fatigué alors on ne communiquait pas beaucoup. Là maintenant le fait qu'il soit à la retraite depuis de nombreuses années fait qu'il dispose de plus de temps pour échanger avec nous, ces enfants. Mon père nous racontait parfois son arrivée en France, les difficultés qu'il a pu rencontrer, dans sa recherche de logement social, le racisme dont il a pu être victime, etc. C'est des choses qu'il a toujours un peu partagées, des anecdotes comme ça qu'il répète et qu'on connaît par cœur. Aujourd'hui j'essaye de creuser un peu plus avec lui sur ces sujets et son histoire de manière générale.

Asrafozine : Ok donc c'est vraiment un peu comme tu parles de l'Afrique par procuration. C'est un peu. J'imagine que c'est avec lui que tu apprends beaucoup de choses sur l'Afrique puisqu'il a plus de temps à te consacrer aujourd'hui.

Ryaam : Oui, mais il évoque plus facilement sa vie de jeune exilé lorsqu'il est arrivé en France. Il m'arrive parfois de l'enregistrer de temps en temps, dans ce qu'il peut raconter.

Asrafozine : Pourquoi tu fais ça ?

Ryaam : Je pense que c'est important de garder une trace de son histoire, lui redonner de la valeur. La voix, ça me fascine !

Asrafozine : Qu'est-ce que la voix pour toi ?

Ryaam : Je ne sais pas, la voix c'est une mémoire, c'est la première chose qui me vient.



Asrafozine : Je trouve ça beau que tu associes la voix à la mémoire. Parce que dans l'oralité, on dit qu'il y a des choses qu'on ne peut pas écrire quoi, il faut juste le passer par la voix et que la voix même dit quelque chose sur ton corps, sur ton esprit aussi. La manière dont ta voix sonne en dit quelque chose sur toi. Il y a une mémoire aussi ancestrale, des fois tu vas parler comme ton père, tu vas parler comme ta mère, tu vas rire même comme eux, tu vois ? Donc oui je trouve que voix et mémoire, il y a quelque chose qui s'imbrique et qui se cache l'un dans l'autre. Et quand tu dis « voix et mémoire », je vois aussi que c'est en disant les choses aussi qu'on les transmet. Il y a une question de transmission aussi dans la voix et la mémoire. Bref, comment tu traites des sujets intimes dans tes textes ?

Ryaam : Des fois à travers un texte on a envie d'exprimer une émotion de manière très explicite, très frontale parce que c'est ce qui nous anime et ça sort comme ça. Parfois pour exploiter un sujet dans un texte, tu peux avoir recours à d'autres formes épistolaire ou storytelling par exemple.

Dans mes textes, je pense oui, je peux avoir des textes où je vais être très explicite sans user d'une « forme particulière ». D'autres textes vont être amenés de manière plus subtile, des textes plus intimes où je partage les questionnements qui me traversent, des sujets liés à mon intériorité. J'ai

l'impression que mon rap repose essentiellement sur ces deux versants.

Asrafozine : quels sont les projets qui arrivent ? Si on a envie d'aller écouter les projets de Ryaam, où on peut la trouver ?

Ryaam : Comme je disais, le rap ce n'est pas mon activité principale mais je pense que c'est important quand même de pouvoir partager ce qu'on fait. Je sors un EP bientôt, qui sera disponible sur les plateformes, et voir un peu si on peut le défendre. Il y a des morceaux que j'avais déjà sortis, qui datent et qui sont nulle part et d'autres qui sont récents, pour moi c'est important de pouvoir les diffuser.

Asrafozine : Est-ce qu'il y a un truc que tu aimerais rajouter ? Quelque chose dont tu aimerais parler que je n'ai pas évoqué ?

Ryaam : Je suis heureuse de participer à cet hommage en la mémoire de Dulcie, diffuser son histoire, son engagement envers le peuple sud-africain et la fin de l'apartheid, c'est important puis mettre la lumière sur son assassinat. Cette initiative est plus que nécessaire vu le contexte social, politique dans lequel on est actuellement. Merci pour cette invitation ! Ça me touche énormément d'en faire partie. Merci pour ce temps.

ENCADRE

Xhosa



Quand il s'agit des peuples noirs d'Afrique du Sud, l'on pense d'abord aux Zoulou. Si ces derniers sont en effet la communauté la plus importante de la population (20%), on retrouve juste derrière eux le peuple Xhosa (ou *amaXhosa* selon leur langue). Il s'agit d'une population de plus de huit millions de personnes établies dans les régions sud du pays. Notamment dans la province du Cap-oriental et les provinces voisines.

Tout comme les Zulu à qui ils sont étroitement liés, les Xhosa, sont des Bantou qui ont émigré vers les territoires de l'actuelle Afrique du Sud à partir de la région des Grands Lacs (Afrique centrale).

Histoire et Culture

Avant l'arrivée des Européens, les Xhosa étaient principalement des éleveurs de bétail et cultivaient des terres pour subvenir à leurs besoins. Leur histoire est marquée par des défis, des triomphes et une identité culturelle distincte qui a résisté à l'épreuve du temps.

Le contact avec les Européens a débuté au XVII^e siècle avec l'arrivée des colons hollandais. Les relations entre les Xhosa et ces colons ont été marquées par des conflits territoriaux et des guerres. Nommés par les historiens "guerres de Xhosa-Blancs", ces conflits ont été des moments clés de l'histoire xhosa, car ils ont façonné les dynamiques territoriales et culturelles de la région.

La culture xhosa se distingue des autres cultures Bantous par des pratiques uniques. Isixhosa, leur langue, étant le fondement essentiel de leur identité. La musique et la danse jouent également un rôle crucial dans leur culture, avec des chansons traditionnelles et des danses qui expriment souvent des histoires, des croyances et des légendes fondatrices.

Les Xhosa sont célèbres pour leurs vêtements traditionnels. Les hommes portent souvent une couverture en laine appelée "ixhiba", tandis que les femmes portent des robes colorées et des coiffes

élaborées. Plus que de simples habits, ces tenues racontent une histoire de fierté culturelle et d'appartenance.

Les rites de passage sont également une partie intégrante de la culture xhosa. L'initiation masculine, connue sous le nom d'"ulwaluko", est une étape cruciale dans la vie des jeunes hommes. Cela implique une période d'isolement, d'apprentissage des traditions, de la philosophie et des responsabilités des hommes dans la société. De même, l'initiation féminine, appelée "intonjane", marque la transition des filles vers la femme adulte.

Personnalités historiques

Comme un symbole de la participation active du peuple Xhosa à l'histoire de l'Afrique du Sud, notamment dans le cadre de la lutte anti-apartheid ; des figures majeures telles que Miriam Makeba, Nelson Mandela, l'archevêque Desmond Tutu, ou encore Thabo Mbeki sont Xhosa.

En conclusion, les Xhosa incarnent assez bien la riche diversité culturelle et historique de la nation arc-en-ciel. Les Xhosa continuent de jouer un rôle vital dans la société sud-africaine contemporaine, contribuant au maintien du dialogue entre communautés et de la cohésion sociale que le pays tente de construire de la fin de l'apartheid.



Klétus Situ

COUP DE PROJECTEUR 5

Titi Banlieusard



Titi banlieusard, l'enfant du 9-3, l'enfant nostalgique du Paris populaire d'autrefois, de la Commune et des luttes sociales, des concerts de rues, des petits bals. Brassens, Montehus, Coluche. « C'est l'histoire mec... », l'histoire d'un petit fils de réfugiés italiens, les Rital, enfant de banlieue, homme de musique avant tout et de « maux de tête », de lutte et de rébellion, qui aime réconcilier les contraires, passer allègrement d'un monde à l'autre, cultiver les différences. En 2019, naît « Chansons hip-hopulaires », son premier album solo. Le Titi banlieusard s'inspire du Paris d'hier, de ses images en noir-et-blanc, de ses solidarités, de ses nostalgies — mais avec les sons, les mots et sur les sillons d'aujourd'hui

Asrafozine : D'où vient Titi Banlieusard ?

Titi Banlieusard : Faudrait que tu viennes chez moi à Bobigny, enfin, j'habite à Drancy, limite Bobigny. Mais je connais vraiment tout le 93 Aubervilliers, La Courneuve. Ce n'est pas forcément l'image qu'on peut avoir de Paris, tu peux te rendre compte des routes, comment elles sont délaissées, des services sociaux, de tout ça. Le 92 et le 93 c'est pas du tout la même façon de gérer. Il y a une gestion coloniale des banlieues aussi, moi mes arrières grands-parents ils ont immigré, je suis descendant d'exilés italiens pendant la dictature fasciste de Mussolini. Donc moi je viens vraiment de là, c'est mes grands-parents qui sont exilés donc. Il y a 60 ans c'était les Italiens les étrangers ici, ils vivaient dans des bidonvilles aussi à Nanterre avec des Algériens. Même les Italiens ont subi le racisme, nos arrières grands-parents. Aujourd'hui moi je ne subis pas le racisme en France comme eux. Il est digéré, le racisme des italiens. On est des blancs, et les racistes ont d'autres chats à fouetter. Une fois j'ai dit cette phrase et c'est vrai "la France a digéré l'immigration espagnole, italienne, portugaise, ce n'est pas grave, c'est pas ce qui dérange aujourd'hui, c'est tous les nouveaux, tous ceux qui arrivent. Donc voilà, c'est mon histoire, j'essaie un petit peu de parler de tout ça, tout ce qu'on vit en banlieue mais toujours avec un œil de blanc..."

Asrafozine : Pourquoi c'est important de raconter ça avec un œil de blanc ?

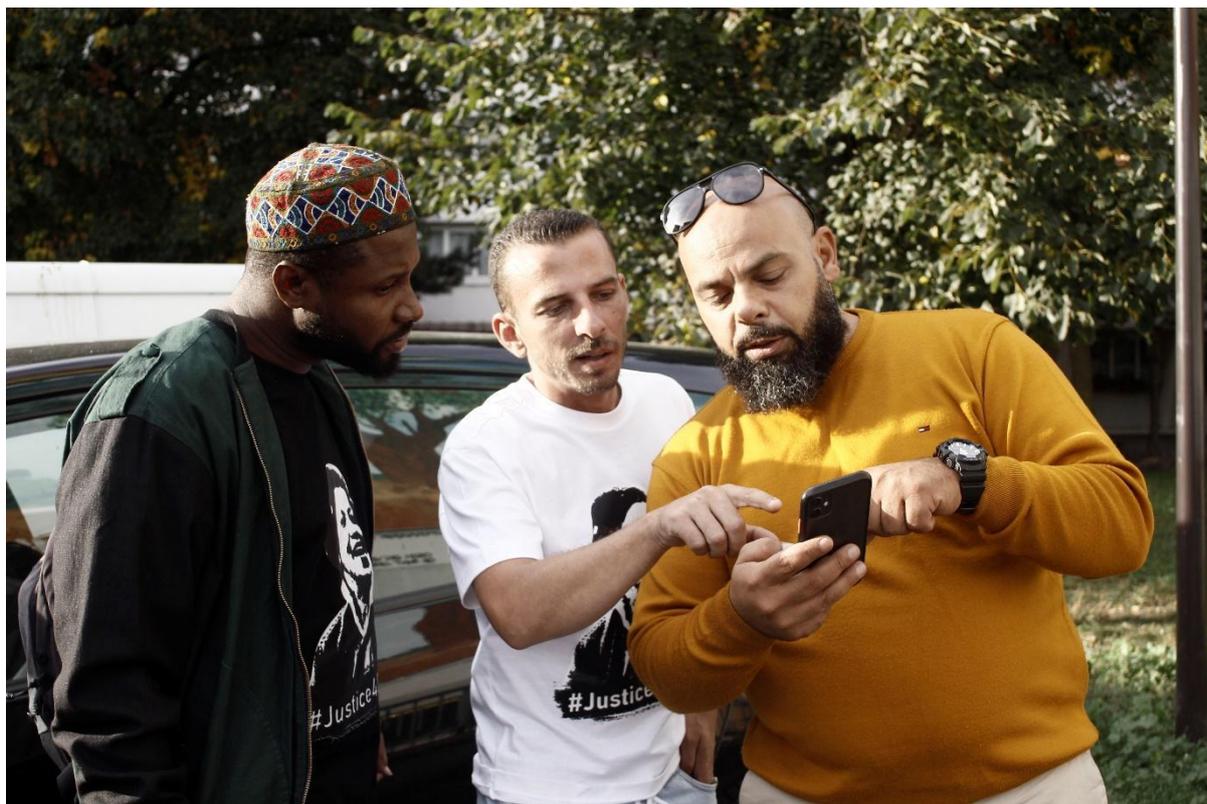
Titi Banlieusard : Parce que j'ai vu plein de trucs racistes. Je n'ai pas forcément été pris à parti par la police, par exemple, et comme des fois ils m'ont mis dans le même panier que les autres, parfois j'ai eu certains privilèges. Je l'ai vu, pour trouver des appartements, pour travailler c'est plus simple que par rapport à tous mes potes. Quand tu es blond aux yeux bleus c'est toujours plus facile même si ça ne n'étouffe pas tout. Le racisme moi je ne l'ai pas vécu, je ne peux pas t'expliquer, je peux pas savoir ce que c'est. Moi ça fait une quinzaine d'années que je me suis rapproché de la communauté tzigane que je connais très bien. Aujourd'hui on a monté un collectif, on fait des activités pour les enfants sur les bidonvilles et je les ramène souvent sur des concerts. Même l'autre fois au Canal 93 il y avait

un danseur qui était là avec moi sur scène. Ça permet de ramener un petit peu de culture tzigane, roumaine qu'on voit pas sur scène mais en même temps d'avoir une minute pour parler, conscientiser les gens parce qu'il y a tellement de choses à déconstruire.

Asrafozine : Pourquoi les tziganes t'intéressent particulièrement ?

Titi Banlieusard : Parce que depuis tout petit, à Bobigny, je voyais les gitans, les bidonvilles donc moi je me posais des questions quand même. Un jour on tournait un clip sur le canal de l'Ourcq et j'ai eu la chance de rencontrer un photographe moitié Rom, moitié français qui était un militant aussi. C'est un des premiers mecs anarchistes qui m'a parlé de plein de trucs mais c'est après que j'ai compris tout ce qu'il m'a expliqué, je ne sais pas si tu vois, parce que j'étais jeune à l'époque et ce mec-là je lui dis "nous on tourne un clip et toi tu fais quoi ?" et il me dit "je vais voir mes amis Roms, là. Parce qu'ils vont se faire expulser, on est en train de gérer les papiers avec l'association." Et moi ça m'a intéressé donc c'est là que je suis rentré dans la communauté, mais avec quelqu'un des leurs. Je ne suis pas rentré comme un blanc qui va voir ou comme une association qui va distribuer. Je suis rentré par la petite porte. Du coup j'ai des amis depuis 15 ans dans cette communauté, des enfants que j'ai vu naître, grandir, devenir papa. Et j'y étais encore hier soir.

“... j'ai vu plein de trucs racistes. Je n'ai pas forcément été pris à parti par la police... et comme des fois ils m'ont mis dans le même panier que les autres, parfois j'ai eu certains privilèges...”



Asrafozine : Quels sont les problématiques auxquelles font face les Tziganes à Bobigny ?

Titi Banlieusard : En général déjà même les gitans français subissent l'antitsiganisme, c'est eux qui subissent le plus le racisme mais les Roms ils sont encore en dessous parce que différents des gitans français, ils ont été esclavagisés en Roumanie pendant cinq siècles. Il y a des papiers, il y a des documents mais ce n'est pas un truc sur lequel on communique beaucoup, il y a tous les impacts de ce que crée l'esclavage. Même les gitans français vont être un peu racistes des Roms en disant "non, ils ne sont pas comme nous, ce n'est pas nos cousins" parce qu'ils sont une population qui n'a pas grandi ici en France. Ils ont grandi en Europe de l'Est, en Roumanie. Aujourd'hui pourquoi les gitans sont là en France ? Parce qu'en Roumanie le salaire c'est 200-250 € alors qu'ici tu peux faire 250 € facilement. Ils ont le droit de venir ici parce qu'ils sont européens et que là-bas on ne les laisse pas travailler, on ne les laisse pas prendre des postes à responsabilité, il y a encore un racisme institutionnel ancré donc ils subissent déjà parce que les gitans c'est des gens qui sont internationalistes, ils ne revendiquent pas de pays et ils ont toujours été plus ou moins mal vus partout où ils sont allés parce qu'ils sont étrangers partout.

Il y a ce qu'on appelle la Romophobie, c'est vrai que ça peut être choquant, car c'est de l'insalubrité que de vivre dans les bidonvilles ou il n'y a qu'eux. Même les gitans disent 'ils donnent une mauvaise image des gitans, déjà qu'on nous traite de voleurs etc... Tu le vois en France, l'antitsiganisme est ancré parce que tu ne verras jamais même un gitan français travailler dans une banque c'est que des gens qui ont dû faire les fêtes foraines, faire la ferraille, développer leurs activités parce qu'on les laisse travailler nulle part. Moi je le vois avec les Roms, avec des familles qu'on a en insertion, ce qu'on veut bien qu'un noir ou qu'un arabe fasse par exemple le ménage dans les bureaux, ils ne veulent pas prendre de Roms pour le faire parce que pour l'image...

Asrafozine : Comment toi tu décrirais les banlieues aujourd'hui ? Qu'est-ce qui les fait

Titi Banlieusard : Pas à Bobigny même, plus vers



bouillir ? Quels sont les problèmes auxquels font face les jeunes dans les banlieues ?

Titi Banlieusard : Je fais toujours des ouvertures de squat, c'est un petit peu mon job. J'en ouvre, et pour les gitans et pour les mineurs isolés. Aujourd'hui il y a 500 mineurs isolés qui dorment dehors en France, en attente de recours de jugement que l'État ne prend pas en charge. C'est des mineurs entre 13 et 18 ans qui sont tous seuls en France et qui sont marqués par toute une histoire, la traversée de la Méditerranée, traversée des pays, les prisons en Libye et tout ce qui va autour des violences, qu'elles soient physiques ou sexuelles. Il y a plein de mecs même qui sont retournés chez eux, des mineurs qui sont repartis deux-trois ans après une fois qu'ils avaient même leurs papiers français ou une carte de séjour ou une fois reconnus en asile. Parce qu'ils en pouvaient plus de dormir sous les ponts à Paris. Ils ne s'étaient pas dit que c'était ça l'Eldorado. Avoir traversé tout ça, la prison en Libye, travailler gratuitement pour arriver en France et ils se retrouvent sous les ponts au milieu des rats et de toute la violence que c'est que d'habiter dans ces périphéries.

Asrafozine : Donc à Bobigny, il y a beaucoup de migrants ?

Porte de la Villette, Porte de Pantin, dans deux-trois parcs.

Et l'association *Les midis du mie* n'en peut plus. Ils sont deux-trois associations qui, depuis plus de 10 ans, font le travail que devrait faire l'État, c'est-à-dire protéger les enfants. Mais l'État fait tout pour ne pas les reconnaître selon leur âge, ils font des tests osseux etc...

Asrafozine : Avant qu'on commence à enregistrer cette interview tu me disais que Dulcie Spetember n'est pas forcément quelqu'un que tu connaissais. Tu as dû faire des recherches aujourd'hui. Avec ce que tu as lu, quel sentiment ça a provoqué en toi d'apprendre cette histoire ?

Titi Banlieusard : Encore un sentiment d'injustice mais je ne suis pas étonné. J'avais beaucoup suivi les camarades kurdes qui se sont fait assassiner aussi en France et les attentats qu'il y a des fois contre les kurdes. Je me suis beaucoup intéressé à Thomas Sankara parce qu'on avait fait une grosse fresque à Ivry-sur-Seine. Je ne sais pas si tu l'as déjà vue. Faudrait que je t'y emmène. Moi, à côté du rap, je fais de la vidéo parce que c'est important l'image aujourd'hui donc je réalise. J'ai aussi fait des vidéos militantes, pas que des clips pour moi. Je te montrerai la vidéo après de quand on fait a la

fresque de Thomas Sankara avec tout un événement autour. Je me suis vachement intéressé à l'histoire. Il y a beaucoup de meurtres plus ou moins maquillés d'opposants politiques et comme je suis un militant pour la libération de Georges Ibrahim Abdallah. Tout ça est lié, c'est des intérêts diplomatiques d'État, financiers, coloniaux. On sait que l'oppression est un peu partout et de manières différentes.

J'ai mis du temps à sortir la vidéo parce que quand je veux traiter un sujet, je veux le traiter de fond en comble. Thomas Sankara, je connaissais comme ça, des phrases, des petits reportages de cinq minutes. Là, je me suis tapé tous les discours d'orientation, 4h, 5h, 6h. Ça m'a fait découvrir des choses. Et c'est pareil pour Dulcie September.

Asrafozine : **Moi je suis à Lomé, je vois des affaires, Adama Traoré, Lamine Dieng etc... Et plus récemment, Nahel qui se fait tirer dessus en pleine tête pour refus d'obtempérer. Ça c'est ce que je vois à la télé, j'aimerais savoir pour toi qui vit là-bas, qu'est-ce qui se passe dans ces quartiers pour qu'il y ait autant de violences policières ?**

Titi Banlieusard : Concrètement, il y a toujours une gestion coloniale des banlieues, c'est-à-dire que des bâtiments qui étaient transitoires et qui devaient rester là 10 ou 20 ans... 60 ans après ils sont encore là, à parquer les mêmes populations.

Et puis avec tout le racisme institutionnel qui existe aussi autour. C'est pour ça que la France aussi ne légalise pas le trafic de drogue, parce qu'il y a énormément de familles qui vivent du trafic de drogue et on voit que ça va loin avec les meurtres à Marseille et que c'est un truc qu'ils ont ancré. Ils se disent "on va les laisser vendre la drogue, ils ne sont pas demandeurs d'emploi, ils sont pas dans les statistiques de chômeurs". Après c'est très difficile de sortir de là parce que tu arrives à 15-16 ans, tu peux travailler déjà dans le business, tu ne peux pas travailler en dehors car tu es déscolarisé, il y a que des voies de garage. Tout le service public est un peu naze partout. Même un prof qui est muté dans le 93 est dégoûté. Alors qu'il y a de belles choses à faire. Tout ça fait qu'aujourd'hui la jeunesse elle ne croit pas en la France, elle ne croit pas à son avenir en France. Et puis ils sont aussi abrutis par l'ultra-capitalisme des idoles, des icônes, des rappeurs qu'on a aujourd'hui et donc voilà c'est les pauvres qui veulent être riches et on se retrouve avec l'autre problème où on est confronté aux flics majoritairement racistes. Je ne sais plus combien sont syndiqués chez Allianz qui est ouvertement d'extrême droite comme syndicat, plus le flic qui ne serait pas trop pour mais qui ne peut rien dire parce qu'il est dedans et trempe dans le système. Ce qu'ils font en banlieue c'est qu'ils viennent s'amuser, insulter quoi et ce n'est pas étonnant que ça parte comme ça et que les gamins aient peur des flics, qu'ils fassent des délits de fuite parce qu'ils font



peur. Ils font ça pour ne pas se faire tirer dessus et ils se font tirer dessus quand même.

Asrafozine : On parle de gamins, est-ce que tu peux nous dire le travail que tu fais pour eux ? Pourquoi c'est important pour toi en tant qu'artiste de travailler avec des gamins ?

Titi Banlieusard : Parce que c'est l'avenir, parce que c'est à ce moment-là que tu es une éponge pour la société donc c'est à ce moment-là que tu te forges. Tu vois ce qu'on fait avec les gamins Roms, faire des activités chez eux pour changer ce quotidien ou tous les jours c'est dimanche, ou personne ne va à l'école parce que c'est compliqué les inscriptions, parce qu'il faut faire condamner des mairies, parce que même si tu es domicilié. Ils ne veulent pas mettre des gamins Roms à l'école, on a fait les condamnés des maires et des mairies de gauche. C'est aussi important de les sortir et de les emmener à des endroits bienveillants comme au concert, je pense que

samedi prochain j'aurai quelques gamins avec moi. Les emmener dans des endroits comme ça ou les endroits ont fait du graffiti ou des soirées militantes, comme ça eux-mêmes rencontrent des gens bienveillants. Ils ne rencontrent pas que des gens hostiles à eux parce qu'en fait tout le monde est raciste des Roms. Tout le monde déteste la police mais tout le monde est raciste de Roms. Ils subissent le racisme, même le racisme refoulé de

beaucoup de racisés. J'ai déjà vu des expulsions. On ouvre un terrain à Bobigny dans une ancienne usine désinfectée et c'est les populations autour, une meuf, un rebeu qui était un peu dans les trucs associatifs du quartier a monté toute la population pour sortir les Roms de ce bâtiment, pour pas qu'ils aient pendant 6-8 mois à cohabiter en face des Roms. Toutes les nuisances que ça peut avoir, c'est sûr qu'à un moment quand tu as 100 familles qui s'installent en bas, en face de chez toi où il n'y a pas l'eau, le courant, l'électricité, les cheminées on est au poêle à bois c'est sûr qu'il y a un problème quelque part. Mais c'est les gens du quartier, j'ai les vidéos, des italiens, des portugais, des arabes,

des noirs qui couvrent les portes, les keufs qui sont là qui font rien. Nous on avait le droit de squatter on avait déjà fait les 48h d'occupation donc les flics ne pouvaient rien faire et c'était les habitants qui sortaient rendre. Tu as deux blancs et 98 racisés dans l'histoire.

Il y a aussi une haine parce que vu que la solidarité musulmane en France est très importante au niveau des associations, il y a beaucoup de Roms qui se déguisent en musulmans et ça,

ça fait chier aussi la communauté musulmane. Donc il y a aussi cette haine mais c'est moitié-moitié, parce qu'il y a des gens aussi qui sont très bien avec eux et heureusement.

Asrafozine : Merci beaucoup ! Je pense qu'on a quelque chose qui est différent de toutes les interviews qu'on a conduites jusqu'à présent.

“Tout le monde déteste la police mais tout le monde est raciste de Roms. Ils subissent le racisme, même le racisme refoulé de beaucoup de racisés.”

Elom 20ce

CONTREDUCATION

Dulcie September, que nous enseignes-tu ?

En ce moment, je travaille sur l'Afrique du Sud des années 1970. Sur le volet de la vente d'armes et de nucléaire entre la France et le régime d'apartheid. Dernier géant vivant du continent africain, le président zambien Kenneth Kaunda avait traité la France de "marchand de terreur" pendant que les médias cachaient les essais nucléaires sud-africains en parlant de chute de météorites.

J'imagine tout ce que Dulcie September a pu découvrir en enquêtant sur ce sujet avant son assassinat à Paris le 29 mars 1988. Aucune enquête n'a pu identifier l'assassin, les intermédiaires étant supposés, et les commanditaires sont connus par défaut.

Son engagement et celui de tous les combattants de l'apartheid sont des leçons de courage et de sacrifice. Des femmes, des hommes, qui ne se sont jamais autoproclamés révolutionnaires mais qui l'étaient plus que tout, avec humilité, simplicité et rigueur.

A travers Dulcie September, c'est un peu toutes les personnes issues de ce combat contre l'apartheid et qui ont contribué à me former comme intellectuel organique que je salue.

Beaucoup sont partis ou en train de partir. C'est de leur lutte que vient cette consigne : **Each One Teach One.**

Amzat Boukari-Yabara

COUP DE PROJECTEUR 6

Niyabja



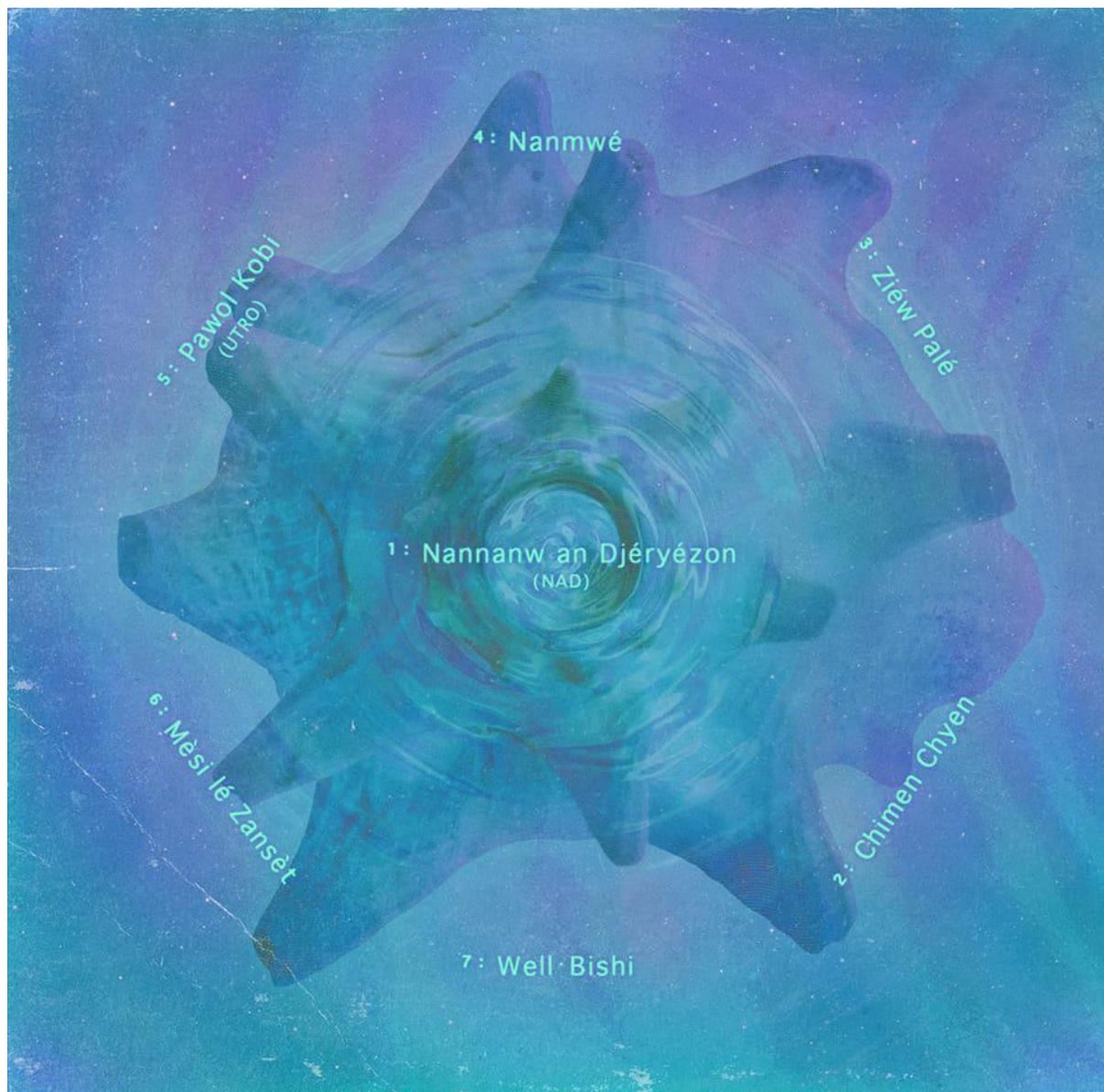
Niyabja aka Siméline Jean-Baptiste-Lerandy est compositrice, chanteuse et chercheuse martiniquaise. Initiée au Bèlè depuis son plus jeune âge, elle nous livre le single de son premier album « Well-Bishi : viv mannyèa » dont l'univers sonore s'entrechoque à un imaginaire Afro-caribéen dans lequel elle apparaît telle une guerrière-prêtresse-transmettrice des traditions ancestrales en s'en servant comme outil de guérison. Entre Nature justice et vérité elle embrasse le vivant pour déconstruire et conscientiser à une guérison de nos peuples sous joug colonial. Toujours soucieux de tisser des liens d'unité et d'Amour nous sommes allés à sa rencontre pour vous livrer un podcast au ton intimiste.

Asrafozine : Salut Sésé⁸... Je suis obligée de la prendre comme ça avec toi parce que c'est vrai qu'on se connaît. Et en plus de se connaître, on s'aime beaucoup, ça je peux l'affirmer. Je me souviens encore comment on s'est rencontré et que par rapport au film que j'avais fait avec notre ami en commun ou Waly Fall, je voulais faire une espèce de réunion avec tous ceux qui avaient participé au film et soutenu le film, et tu en faisais partie. Et on se rencontre et tu me dis "j'ai l'impression qu'on se connaît déjà". C'est des choses qui restent en moi, donc voilà, je ne peux pas faire semblant, faire comme si on ne se connaissait pas. C'est Niyabja,

Siméline. On vient d'écouter l'extrait de ton EP. C'est un premier EP ou bien tu en as déjà eu ?

Niyabja : Alors, je ne peux pas dire que c'est un EP, parce que ça dure plus de 30 minutes. Donc c'est devenu un album alors qu'au préalable c'était censé être un EP (sourire). Mais c'est mon premier solo, mon premier bébé. Au préalable, j'étais dans un groupe qui s'appelle Vaity. On a formé un trio et un quartet et on était aussi sur une formule instrumentale avec un orchestre. J'ai collaboré pendant beaucoup d'années avec ce groupe, on a eu une discographie ensemble. Et là, ouais, c'est vraiment la porte vers mon univers solo.

⁸ Sœur en créole.



Asrafozine : Et alors pourquoi cette décision de quitter le quartet pour t'exprimer seule ?

Niyabja : J'ai toujours, en fait, depuis que je suis petite, fait le choix de la professionnalisation artistique. Depuis vraiment très petite. Je pense que c'était le cycle logique à mon parcours. Je n'avais pas pensé un jour intégrer un groupe, ça s'est fait naturellement. J'ai beaucoup appris auprès d'elles, Manuela Bapté, Artana, Vaïty et après, c'était un peu la suite logique de ma vie, où je coupe aussi tous les cordons ombilicaux qui ont pu me nourrir.

Parce que le propos aussi de "Well-Bishi" parle de la question de la naissance. Bishi, ça veut dire naissance en kriba. Et dans mon sujet de thèse je questionne le Bèlè comme étant un dispositif thérapeutique de Bien-Naître-Ancestral. Je ne

pense pas le bien-être comme "well-being" comme on dit en anglais, mais plutôt "well-borning" : "Well-Bishi".

C'est de là que vient ce lien-là de ma mort et de ma naissance ou de ma naissance et ma mort. Des fois je me pose la question "est-ce que j'estime que je suis en train de renaître ?". Ça je ne sais pas. (sourire)

Asrafozine : En tout cas dans les énergies de ces dernières années moi je ressentais ça, peut-être que ça va parler à beaucoup d'autres et puis on ne va pas oublier qu'il y a ce nouveau nom qui est arrivé aussi qui n'était pas là il y a deux-trois ans, Niyabja. J'aimerais que tu me dises quelle est l'histoire de Niyabja, d'où ça te vient ? D'où ça descend ? D'où ça monte ? Je sens qu'il y a une belle histoire derrière.

Niyabja : Alors pour parler de Niyabja, il faut que je parle de Siméline.

Asrafozine : **J'avais envie de préciser aussi que Siméline c'est quand même un très beau prénom qui a une consonance pour moi très martiniquaise au-delà d'être chanteuse et jouer du ka aussi, enfin du Bèlè Elle jouait aussi du tambour non ?**

Niyabja : Elle n'était pas tambourineuse mais elle était initiée. C'est elle qui a initié mes parents.

Asrafozine : **D'accord ! Donc il y a quand même un lien familial. Pour ceux qui ne savent pas, c'est Siméline Rangon, qui était également ouvrière agricole donc moi je trouve que c'est une belle histoire, chargée et ça fait tellement sens que tu le portes. Donc le fait que tu prennes un autre nom je me pose des questions.**

Niyabja : Oui ça peut paraître comme de la dissonance cognitive même pour moi effectivement (sourire). Ce n'est pas un pseudonyme que j'ai, c'est vraiment mon prénom. Je suis née Siméline et c'est un prénom dont je connais le lien parce que j'ai côtoyé Siméline Rangon pendant toute mon enfance, jusqu'à son départ. Et à un moment dans ma vie j'ai doublement pris conscience que porter Siméline avait aussi une charge transgénérationnelle ou spatio-temporelle d'un chemin entre nos ancêtres, la puissance du Bèlè, et de qui nous sommes en tant que peuple africain dans une société colonisée, sur une île génocidée, avec tout le contexte qu'est la Martinique. Plus jeune on s'est beaucoup moqué de moi.

Asrafozine : **C'était quoi les moqueries ?**

Niyabja : Siméline-Vaseline, des conneries comme ça. Mais je suis revenue à la genèse et j'ai commencé à le porter autrement en sentant que c'était pas non plus que Siméline Jean-Baptiste-Lerandy, mais c'était Siméline qui porte des racines, ou celle que les racines portent. Et Niyabja est arrivée à la période où j'ai été activement sur le terrain auprès des Sésés telles que Asani, Limyèdifé, Lou, Mawongany... je ne vais pas tous les citer.

Quelques années auparavant j'avais commencé à m'initier à la langue Kriba, créée par Tawadoko. Au début, j'étais perplexe sur cette démarche. Mais comment ça créer une autre langue ? (sourire) Et finalement très vite j'ai commencé à trouver du sens et du refuge dans le fait de pouvoir réussir à me construire en dehors d'un environnement mortifère, qui est aussi dans le langage. J'aurais aimé pouvoir parler dans les langues de mes ancêtres à mes compatriotes, notamment ceux qui vivent sur le continent, donc on voit à quel point ça devient une barrière.

Et puis il y avait Niyaba qui voulait dire Queen, et Onija qui voulait dire Guerrier, et ces deux mots m'ont toujours porté durant cette période-là, enfin, ça m'a accompagné jusqu'au moment où j'ai rencontré les camarades sur le terrain, mais ça ne m'a jamais lâché. J'ai eu une conversation avec Mawongany sur « Queen ». Et c'est vrai que quand on observe, beaucoup de gens vont pouvoir réunir, rassembler tout l'amour qu'ils ont pour leur africanité, par le fait de se sentir descendant de roi ou de reine. Est-ce que s'embrasser voudrait dire que c'est parce qu'on est issu d'une royauté ? Est-ce que c'est ça, le contrario ? Est-ce que c'est combattre l'espace mortifère de dire "mais moi aussi je suis roi ou je suis reine". On n'est pas dans le même paradigme que ces gens-là. De toute façon le caractère précieux il est en tout, donc j'avais beaucoup appris de cette conversation. Et la contraction de Niyaba et de Onija m'a permis d'aller sur mon vrai chemin, parce que je n'ai jamais cherché non plus à me définir en tant que femme, mais plus en tant qu'humain. Et Niyabja ça m'a beaucoup intéressé parce que pour moi, c'est un outil qui permet de dégenrer les choses et aussi d'arrêter de se perdre dans des discussions ou dans des engagements qui nous emmènent toujours en dehors de nos vrais combats. Notamment sur les rapports hommes-femmes dans notre société, où à chaque fois qu'on va devoir aborder un sujet lié à la famille nucléaire, tous les sujets, ou tous les endroits où la femme pourra poser le curseur, on va l'invalider en disant "tu es féministe". A un certain moment, il faut arrêter. Vraiment je trouve que c'est de l'hypocrisie. C'est de l'hypocrisie intellectuelle pour certains qui justement se servent du langage, de la réflexion pour pouvoir détourner un peuple d'une conscience réelle qu'il faut avoir.

Et puis d'autre part, pour les « inconscients » (méconnaissants), j'ai envie de dire, c'est de la fainéantise de se dire encore « mais en fait on ne va pas aborder le fait qu'on soit fucked up sur tel aspect parce que ça c'est un truc de blanc ». Non, en fait vous êtes fucked up et nous aussi on peut l'être fucked up sur des trucs, et est-ce qu'on va les changer ?

Donc Niyabja c'était aussi pour dire shutup.

Asrafozine : Et puis ce n'est pas parce qu'on parle de femme ou qu'on a on a la nécessité de revendiquer certains droits ou certaines injustices, qu'on on est féministes. Ça ne va pas forcément ensemble en fait, d'autant plus que le féminisme est une idéologie qui est très large qui enveloppe beaucoup de choses qu'on ne maîtrise pas ou qui ne nous correspondent pas aussi. Du coup est-ce qu'il y a une dimension par rapport à cette volonté de sortir du genre, quelque part ? Est-ce qu'il n'y a pas une dimension spirituelle ?

Niyabja : C'est la base, c'est la porte de Niyabja. La porte de Niyabja c'est celle-ci parce que quand on est connectés dans la rencontre de soi avec les éléments qui nous entourent, on n'est pas là en train de se dire « ma quéquette », « mon coco », tu vois. Pourtant il y a des arbres, il y a des arbres males, il y a des arbres femelles, les animaux il y a des femelles, il y a des mâles...mais chacun sa fonction et puis basta. Un arbre comme le papayer, le male va être plus celui qui aura les vertus thérapeutiques, les fleurs les plus longues mais qui ne donnent pas de fruits tandis que la femelle effectivement va donner les fruits, donné les graines. Bon je pourrais m'étaler sur plein de sujets. L'hippocampe, c'est le mal qui porte la grossesse, qui va accoucher. Je pense qu'on peut vraiment arrêter de se centrer sur des choses qui nous éloignent du réel, de qui nous sommes en tant que vivants. Je n'ai même pas envie de dire qui nous sommes en tant qu'être humain parce que même ça aussi c'est une idéologie. Est-ce que je suis un humain ? En vrai ? L'univers vivant qui est autour de moi, comment il me voit ? Ça se trouve, il ne me voit pas comme un humain, il me voit peut-être comme un arbre ou j'en sais rien, comme un insecte, un truc qui est parasite dans sa vie au même titre que nous quand on voit des choses, on



a envie de les tuer parce que ça gêne (sourire). L'humain a pris trop de place sur le vivant et ça, ça me gêne. Surtout quand on a des choses à faire pour nos peuples issus de l'oppression coloniale, impérialiste, capitaliste. Parce que c'est les mêmes en fait, à toujours vouloir cloisonner alors que c'est le paradigme capitaliste qui est le problème et il est issu d'une société colonialiste qui ne sait jamais arrêter.

Asrafozine : J'ai écouté ton EP enfin, ton nouvel album, ton bébé. Ça fait peut-être deux ans que j'écoute ta musique, pour moi il y a une résonance spirituelle évidemment, mais méditative, et ça me fait du bien parce que souvent les musiques de méditation, on pense à quelque chose de plus japonisant, ou bien de l'eau qui coule. Et je me dis que ça nous rapproche de notre structure culturelle, de notre identité culturelle et j'ai envie de savoir comment ça sort de toi. Est-ce que tu l'as réfléchi ? J'ai envie que tu nous parles un peu de ça.

Niyabja : Ma démarche artistique est assez holistique parce qu'elle touche à la fois l'aspect scientifique de par mes recherches universitaires

postbac, -depuis même le bac, je fais qu'étudier le Bèlè sachant que depuis bébé je suis initié dans le Bèlè et je suis née artiste.- Et en grandissant, vers le master j'ai commencé à me dire que j'aurais voulu faire du yoga, que j'avais besoin d'un endroit pour méditer, pour me structurer dans des valeurs méditatives, corporelles, respiratoires mais j'ai jamais réussi à aller vers les centres qu'il y avait en Martinique parce que ça me gênait énormément d'être en train d'aller vers le yoga tout en faisant de la recherche sur le bèlè) et de me dire que le remède pour pouvoir méditer, je devrais encore le trouver ailleurs que chez moi et je me suis dit « mais tu étudies le Bèlè pourquoi tu vas pas vérifier en fait ? ». Et c'est là que ça m'a amené vers la recherche au niveau du soin, de penser le Bèlè comme « dispositif thérapeutique » et non plus comme une musique et une danse, parce que c'est beaucoup plus complexe que ça et les générations qui m'ont précédé ont été beaucoup inspiré par Gérard Lockel notamment avec le fait qu'il ait créé cette méthode autour de la gamme du gwoka. Mon père, Etienne Jean-Baptiste, étudiait ses aspects là avec d'autres camarades à l'époque avec Bèlènou, ensuite avec Welto... aller explorer la matrice pour en extirper les essences de la gamme Bèlè. Et instinctivement, on peut mettre n'importe quelle musique, on pourra repérer de quel espace géographique il est issu juste en écoutant les notes sans les percussions. Mais pour le Bèlè, non ! Parce qu'on est formaté au monde tonal (Do Ré Mi Fa Sol La Si Do) qu'on nous a donné dans la gueule. Excusez-moi l'expression mais c'est vraiment ça, on nous a mis comme des canards à aller absorber le paradigme de l'autre, considérant que la musique c'est Do Ré Mi Fa Sol La Si Do, or, c'est totalement faux. Que ça commençait comme ça été que ça finissait comme, c'est totalement faux et pour nous c'est le cas aussi avec cette matrice qu'on a au niveau des notes. Donc j'ai commencé à explorer avec mes claviers, à me reformater en fait, parce que naturellement je peux chanter sur la gamme tonale. (sourire) Maintenant ça y est je pense que j'ai quand même réussi à switcher un peu mieux qu'avant mais même moi qui suis issue du monde le Bèlè, naturellement ma bouche, s'il fallait que j'improvise ça aurait été calé sur la gamme tonale donc j'ai vraiment fait ce travail où tous les jours avec mon clavier je me suis forcée, enfin c'était pas forçage, j'ai commencé à jouer la gamme tout le

temps comme ça, en la chantant en même temps, à faire plein d'exercices comme ça pour que ça devienne naturel, à me faire des petites « interrogations un peu surprises ». Et l'oreille commence du coup à travailler sa matrice fondamentale qui est la matrice africaine et là j'ai commencé à découvrir Ableton. C'est Mawongany qui m'a dit de tester ce logiciel et j'ai commencé à aller dessus et à créer mes capsules sonores dont j'ai créé le genre qui est le METKOW®. S'il fallait trouver un langage pour faire la passerelle, c'est ce qu'on pourrait appeler les musiques ambiantes ou bien New Age, qui sont des musiques instrumentales synthétisées et qui sont plus dans une déconnexion qu'on peut assimiler à la méditation, mais des fois c'est les méditations d'autres paradigmes.

Asrafozine : C'est important pour moi d'évoquer, j'ai le sentiment, dans l'aspect spirituel notamment, qui est un aspect culturel, en tout cas lié aux traditions qu'on a perdues en chemin, qu'on a perdues dans la mer, qu'on est obligé d'aller chercher ailleurs. Un ailleurs qui est proche de nous parfois, un ailleurs qu'on ne connaît pas trop, qu'on peut peut-être sentir vibrer en soi. Mais avec l'expression « d'appropriation culturelle » parfois je me dis est-ce que « tu n'es pas un peu dans ça ? » et ça te donne une espèce de complexe. Enfin, c'est assez déroutant mais, voilà, je sens aussi que c'est le chemin dicté par les ancêtres en fait. Il y a quelque chose d'hyper naturel qui se crée en ce moment.

Niyabja : Et puis aller dans l'exogène ce n'est pas un problème. Surtout pour des peuples comme les nôtres, surtout aussi quand on sait comment nos ancêtres n'ont jamais cessé de circuler dans la caraïbe pendant la période esclavagiste. C'est à dire que, ok il y a la partie de la traversée forcée mais aussi nos ancêtres qui ont remobilisé leur source, leur science pour pouvoir créer ne serait-ce que les gommiers et y aller (dans la caraïbe). Donc à Trinidad on parle créole...Enfin on n'a jamais été coupés l'un et l'autre de toute façon, cela reste de la réappropriation culturelle même si chaque peuple a son langage, à sa façon d'être, de vivre, il y a quand même une réalité globale qui est celle que l'être humain respire, il expire, il mange, il boit enfin

c'est normal qu'on soit nourri par des choses qui font sens partout pour les mêmes personnes. Donc on peut s'intéresser au yoga même en Afrique, ça je l'ai su longtemps après que le yoga kémétique existait. Je me suis braqué sur quelque chose, alors que le yoga vient quand-même de l'Inde (proche de la culture africaine). Ce n'est pas comme si on n'a pas de lien avec ces peuples-là. Donc je ne suis pas contre le fait qu'on aille dehors, mais qu'on crée le foyer dehors ça me gêne.

Asrafozine : Lorsque j'écoute ta musique, il y a quelque chose de tellement lié à Mona, pour moi. Disons que si je devais mettre en scène la vie de Mona, il y aurait des sonorités comme ça. Mona c'est vraiment lié à l'invisible. Je ne sais pas si ça te parle mais voilà. Est-ce qu'il n'est pas comme une espèce de maître spirituel ?

Niyabja : Mona, il est tout en même temps. Tu penses qu'il est là, il n'est pas là. Tu penses qu'il n'est pas là, il est là... Je pense qu'il y a des âmes comme ça, qui des fois, passent dans mon corps et soit je suis témoin, ou actrice, ou l'outil qui permet le prolongement de certaines choses qu'ils ont besoin de faire en 2023 ou en 2022, qu'importe l'année. Mona c'est sûr qu'au vu de ce qu'il a laissé pour nous, on ne peut pas se dire qu'il n'est pas en chacun d'entre nous. Il est véritablement en chacun d'entre nous, c'est la personne qui nous permet, quand on n'a pas certaines réponses à des questions, de ne pas se dire fous. Pourquoi ? Parce que quand il parle, quand il fait « tanbu séryé », quand tu te poses des questions sur la place que ce tambour peut avoir dans ta vie ou que le Bèlè peut avoir dans ta vie, que tu écoutes tout ce qu'il dit sur « tanbu séryé », c'est de l'initiation (sourire). C'est un transmetteur, c'est un initiateur et il restera intemporel parce que sa parole est là pour des siècles et des siècles. C'est celle qui était là même avant lui des siècles et des siècles, avant ceux des siècles et des siècles... (sourire) donc forcément, oui, j'ai une vraie connexion avec Mona, entre autres. Il y en a d'autres.

Asrafozine : J'ai le sentiment qu'au final, c'est l'art qui fait le lien chez toi. Pourquoi je dis ça ? Parce qu'il faut savoir quand même qu'il y a déjà Siméline, chercheuse et également



transmettrice dans un sens. Et tout ça, j'ai l'impression que c'est l'art qui fait le lien. Qu'est-ce que tu dirais à des gens qui accordent plus de crédibilité à un psychiatre qu'un artiste ? Je dis ça notamment par rapport à certaines personnes qui vont accorder plus de crédibilité à Fanon qu'à Césaire, en tant qu'artiste auteur, même si ce n'est pas un exemple extraordinaire, j'ai envie de te poser cette question.

Niyabja : La réponse, j'ai été la chercher dans un livre. « Les damnés de la terre » de Fanon. C'est la page 57 que je conseille fortement : « Sur notre versant nous verrons l'affectivité du colonisé s'épuiser en danse plus ou moins extatique, c'est pourquoi une étude du monde colonial doit obligatoirement s'attacher à la compréhension du phénomène de la danse et de la possession ». Le psychiatre, il dit que c'est dans la Genèse spirituelle

africaine qu'on pourra aussi comprendre, à la fois nos maux et nos soins. Cette parole, quand je suis tombé dessus, ça m'a beaucoup interpellée. J'aime beaucoup Fanon, énormément. Mais pourquoi j'aime les gens qui m'inspirent ? C'est parce que je les vois au-delà de ce qu'ils représentent dans la fonction sociale ou politique. Fanon, c'est un être humain, c'est un homme noir dans une période où la colonisation a un autre poids, un poids assez lourd pour la génération qui prend possession de de son corps à ce moment-là. Et des fois quand je l'écoutais, quand je lisais certains passages Des damnés de la terre, notamment quand il va aborder les aspects culturels, on sent qu'il est témoin de beaucoup de choses auxquelles il n'a peut-être pas des fois toujours des explications. On sent qu'il est témoin de choses qu'il ne décrit pas réellement, mais qu'il décrit aussi avec un regard de quelqu'un où des fois tu demandes « il pratique ou il ne pratique pas ? Il sait vraiment c'est quoi ? ». Et en même temps, je me dis que je ne sais pas et quand tu tombes sur cette phrase où il dit « moi-même en tant que psychiatre, je pense que pour qu'on comprenne vraiment en quoi on a besoin d'avancer...quels sont les outils pour qu'on puisse continuer notre chemin ? de se restructurer ? se retrouver dans un monde où la violence coloniale n'est plus un poids, c'est dans la culture ancestrale qu'il faut aller, dans nos cultures ancestrales.

Tout est artistique, on va danser, chanter et ce n'était pas que chanter et danser, c'était une fonction, et la vie c'est de l'art. Donc pour moi, un artiste et un psychiatre ont la même dimension, parce que dans nos schémas de pensée et de vie on n'a jamais été des peuples cloisonnés. C'est le système occidental qui pense comme ça. Mais on n'est pas des peuples cloisonnant, ce qui veut dire que tout le monde travaille ensemble, le docteur peut être à côté du prêtre, au même titre que, je ne sais pas moi, le peintre sera le docteur.

Asrafozine : Donc oui il y a quelque chose, le fameux lien qui permet aujourd'hui, je le ressens, d'être dans ce qu'on appelle le multi potentiel mais qui est dans la nature d'humain, d'aussi transmettre. Je ressens quelque chose, je ne sais pas si tous les artistes le ressentent, en tout cas moi c'est comme ça que je le vis actuellement et je reconnais.

J'ai aussi vu dans ton actualité il y a le film réalisé par Waly Fall que j'ai vu, qui m'a frappé doucement, qui fait écho. De toute façon, Waly c'est mon homme. Je reconnais notamment dans des images d'atelier parce qu'en fait le film tourne autour d'un travail que tu as mené dans un hôpital psychiatrique en Martinique. Ce travail de guérison, comment tu peux l'appeler ?

Niyabja : Dans le monde universitaire, on va dire que c'est un concept, en même temps pas un concept parce qu'il est pratiqué, c'est mon mode de transmission, c'est le schéma que j'ai choisi pour transmettre le Bèlè, pour initier les gens au Bèlè et qu'importe l'endroit, où les individus qui seront en face de moi, ça va être l'initiation. C'est-à-dire que là je me suis retrouvé à HDJ dans un contexte thérapeutique mais ce même dispositif je l'ai vécu et expérimenté avec des enfants en crèche, avec des enfants en maternelle, avec des tout-petits comme des moyens, comme des grands, comme tout ce que tu veux en termes de niveau d'âge mais aussi avec différentes spécificités, des personnes autistes, des personnes dites en décrochage scolaire, des personnes hyperactives... Et là c'était des personnes qui sont dans un cadre de rétablissement autour d'une équipe thérapeutique qui fait aussi le choix de décrochage parce que c'est un établissement dans lequel il n'y a pas de blouse. On ne sait pas qui est qui, je n'ai jamais su qui était qui.

Asrafozine : Finalement tout le monde était agissant dans la voie de la guérison ?

Niyabja : Oui, on mange ensemble. On fait la vaisselle ensemble. Ils ont même leurs petites boutiques...

Bon, aujourd'hui où on parle, pas plus tard qu'il y a trois jours, j'ai vu l'annonce que malheureusement le village du rétablissement va devoir prendre fin parce qu'ils ne sont pas soutenus au pays et c'est vraiment dommage, parce que c'est un espace qui a quand même montré qu'on peut accompagner des personnes avec des troubles autrement que de leur donner des ordonnances où il y aura 20 600 trucs pour qu'il puisse être shooté et ne pas aller vraiment au bout du truc qui est d'accompagner les

gens à être autonomes et à reprendre possession d'eux.

Les ateliers qu'ils avaient auxquels j'ai pu participer en dehors des METKOW® avaient pour objectif de connaître chaque médicament, chaque fonction des médicaments, pour que quand demain tu es face à ton médecin et qui te prescrit ça ça ça, que tu saches lui répondre : « vous décidez de me donner tel truc mais moi je dors, je n'ai pas de difficulté à dormir donc je ne vais pas prendre ça parce que ça, ça m'empêche de dormir ». Être vraiment acteurs-présents.

Asrafozine : Est-ce ne que t'as pas le sentiment toi en tant qu'artiste engagée qu'on rentre dans une espèce de néo-militantisme ?

Niyabja : Avant je disais ça mais je ne suis pas contre (sourire). Si on parle de néo-colonialisme, c'est surtout parce qu'on continue d'évoluer, que le système se met à jour pour essayer de contrecarrer.

C'est logique, c'est les phases logiques de la vie on est là, on prend conscience de ce qui nous porte derrière, on se rend bien compte aussi que quand on pense créer des choses, on n'a rien créé, qu'on continue le passage de quelque chose et on l'emmène encore ailleurs et d'autres le feront encore. Je me souviens d'une conférence à laquelle

j'avais participé où il y avait des anciens qui disaient « le Bèlè que je fais, ce n'est pas le Bèlè d'aujourd'hui, le Bèlè que j'ai vécu ce n'était pas le Bèlè de mes anciens ». Donc c'est assez naturel en fait finalement le cheminement, c'est un passage d'énergie et puis un chemin qui continue de sillonner avec son environnement.

Asrafozine : On aurait tellement à se dire parce qu'on a tellement de choses à faire ensemble mais voilà, on va vous laisser découvrir l'album et aller voir aussi ce film ce film de de Waly Fall qui est disponible sur les replays de Martinique Première (site de la télévision locale de Martinique) jusqu'au mois d'avril 2024.

Donc allez voir ce film et écoutez l'album de Niyabja. Elle a parlé aussi de Mawongany, c'est des âmes, des gens qu'en ce moment je sens proche de moi et comme une famille d'âme, allez voir aussi son travail. Donc on vient te voir le 7 octobre.

Niyabja : Oui, Elom m'a invitée, pour un hommage à Dulcie September que je ne connaissais pas jusqu'au jour où il m'a convié à cette rencontre, à cette réunion et c'est assez intéressant de me dire qu'il y a encore plein de choses qu'on ne sait pas des fois. Il s'est passé énormément de choses avant nous et même quand on se dit « on exagère à vouloir



militer », des fois on peut se dire « mais tu n'as pas d'autres choses à faire », ou « est-ce que tu es pas trop dans un "délire" ». Enfin bref, tu peux aussi à force de prendre des coups te dire bon « est-ce que vraiment je suis pas dans l'exagération ? », de se remettre en question, de faire un travail de conscience. Questionner toujours sa conscience, d'essayer de renouveler aussi bien notre regard sur comment on agit dans le quotidien et en fait, non. A chaque fois que j'avance je me rends bien compte quand même que ce monde que je décris, qui est celui du monde colonialisme, que je décris car étant un espace mortifère, il est bien là en fait, il a une genèse. Je n'ai pas encore tout compris de sa genèse, parce que franchement plus ça va, plus je ne comprends toujours pas comment on en est arrivé à se demander qui est fou ?!!! En tout cas on est arrivé à définir que des personnes soient plus « folles » que ces personnes qui ont construit un paradigme de la destruction, et que ce soit ces

mêmes personnes-là qui viennent nous dire qu'on est malades ?!! Et pourtant ils ont toujours tué, ils ont toujours utilisé le sang humain pour pouvoir régner sur un monde dans lequel ils sont de la taille d'une fourmi à l'échelle de l'univers. Donc voilà, c'est aussi pourquoi Niyabja existe. Parce que oui c'est vrai je suis une femme, je suis née avec un vagin, avec des seins, tout ça j'ai mes règles... Mais j'ai aussi ma part de masculin comme tout le monde, on a tous un masculin, tous un féminin. Au-delà de ça (du genre), je suis une vibration, une vibration qui va avec d'autres vibrations et par rapport à notre histoire et à ce besoin de retrouver de la quiétude dans la famille nucléaire africaine, il y a importance à connaître aussi les dégâts, tous les dégâts que ces individus ont pu causer et là notamment quand on lit l'histoire de Dulcie September, la dame elle s'est juste fait tuer en fait. Ce n'est pas juste, des balles dans la tête. Elle s'est fait tuer dans la rue à Paris, c'est incroyable.

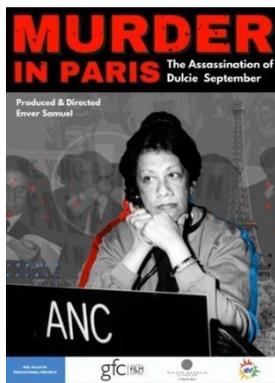
Asrafozine : Merci beaucoup !

Niyabja : Merci à toi, merci Elom !

Vous pouvez écouter cet entretien ici : <https://soundcloud.com/asraforecords/conversation-anyes-noel-niyabja-asrafozine-28>

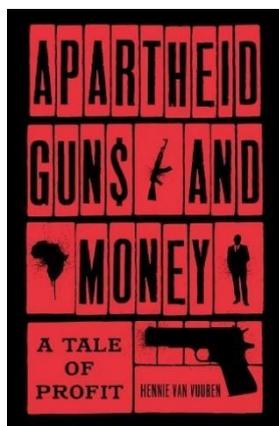
Anyès Noel

SPECIALES RECOMMANDATIONS



Un film : Murder In Paris est un documentaire thriller politique qui retrace les mobiles de l'assassinat de la militante anti-apartheid, Dulcie September. Le spectateur voyage du cœur de Paris en mars 1988 à la poursuite de la justice en 2021.

Un film d'Enver SAMUEL avec Evelyn Groenink, Betty Van Der Heyden, Michael Arendse et Denise Newman (Voix off)
Afrique du Sud, 2021, Documentaire - 1h 39m



Un livre : Apartheid Guns and Money: A Tale of Profit by Hennie van Vuuren

In its last decades, the apartheid regime was confronted with an existential threat. While internal resistance to the last whites-only government grew, mandatory international sanctions prohibited sales of strategic goods and arms to South Africa. To counter this, a global covert network of nearly fifty countries was built.

In complete secrecy, allies in corporations, banks, governments and intelligence agencies across the world helped illegally supply guns and move cash in one of history's biggest money laundering schemes. Whistleblowers were assassinated and ordinary people suffered.

Weaving together archival material, interviews and newly declassified documents, *Apartheid Guns and Money* exposes some of the darkest secrets of apartheid's economic crimes, their murderous consequences, and those who profited: heads of state, arms dealers, aristocrats, bankers, spies, journalists and secret lobbyists. These revelations, and the difficult questions they pose, will both allow and force the new South Africa to confront its past.



Un CD : The Jazz Epistles – Jazz Epistle Verse 1

The Jazz Epistles were the very first South African jazz group who broke away from the swinging and danceable jazz forms in vogue during the 1950s. A group formed by strong personalities like pianist Dollar Brand, later known as Abdullah Hibrahim, trumpeter Hugh Masekela, saxophonist Kippie Moeketsi, trombonist Jonas Gwangwa, bassist Johnny Getze, and drummer Makaya Ntshoko.

A bunch of jazz modernists who already in the late 1950s, under the influence of the American "Bop" attitude began to switch on a more complex and hip music style. In 1959, just before breaking up, the Jazz Epistles released their first and only album, a great piece of work which stands as the first album released by a Black South-African band. A cultural manifesto as part of the anti-apartheid struggle of the time.

SIGNEZ LA PETITION - Justice pour Dulcie

**Signez la pétition ici :**

<https://awethu.amandla.mobi/petitions/justice-for-dulcie-1?share=fea09ed0-586f-4182-a317-77641193b10e>

Le 29 mars 1988, Dulcie September, militante de l'ANC contre l'apartheid, a été sauvagement assassinée à Paris. À ce jour, personne n'a été reconnu coupable. L'affaire en France a été classée après quatre ans. Il s'agit d'une erreur judiciaire.

Trente-trois ans après son assassinat, l'avocat Yves Laurin, agissant au nom de la famille de Dulcie September, a déposé une demande de réouverture du dossier. Le documentaire "Meurtre à Paris" sera présenté à l'appui de l'argumentation.

Nous demandons instamment à l'Etat français de permettre que cette affaire soit plaidée devant un tribunal et que les preuves soient présentées et entendues afin que les assassins de Dulcie soient démasqués et que justice soit rendue à Dulcie.

Lors d'une récente visite en Afrique du Sud, le président français Macron a visité l'exposition Dulcie September à la Fondation Nelson Mandela. Il a été informé de la demande de réouverture de l'enquête sur le meurtre de Dulcie déposée auprès de la Haute Cour de Paris. Il a déclaré : "Nous allons nous pencher sur la question". Faisons-le tenir cette promesse.

Pourquoi est-ce important ?

Dulcie a donné sa vie en luttant pour ce qui est juste et équitable. Au moment de son assassinat, son travail a mis en lumière les liens entre les puissances mondiales et les fabricants d'armes, dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

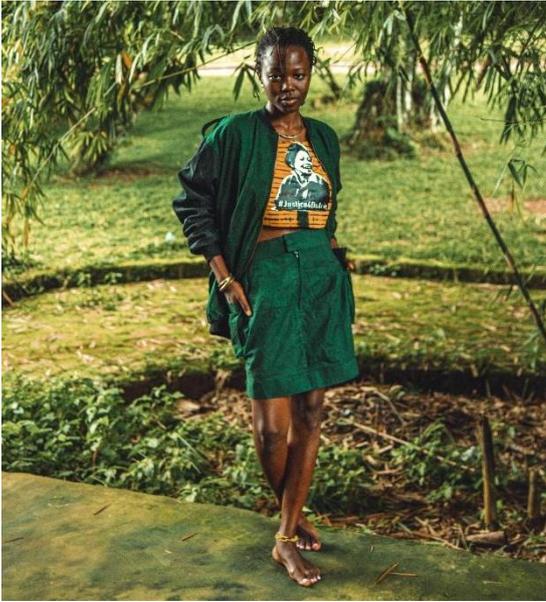
Lors des funérailles de Dulcie, Oliver Tambo a déclaré : « Le Congrès national africain fait ce vœu solennel : que ces meurtriers, qui aujourd'hui se pavanent avec arrogance sur la planète, soient traduits en justice, même si ce n'est pas demain. La famille de Dulcie attend cela depuis 33 ans. Il est de notre responsabilité de veiller à ce que justice soit rendue - en défendant la vérité et en défendant les principes de la démocratie et de la liberté, nous voulons que justice soit rendue à Dulcie. »

ARMURE

Asrafobawu – DULCIE SEPTEMBER

A chaque édition Arctivism, Asrafobawu crée une collection pour l'accompagner. Afin de faire résonner la mémoire de Dulcie September, nous avons fait une série de shootings à **Eburi (Ghana)** par Emerson Lawson, à **Bilbao (Espagne)** par Essonti et David Honrback et à **Paris (France)** par Anyès Noel, Jean-Paul Vigan, Emefa Kpomda et Dodo Adogli. Ci-dessous quelques photos du chapitre 34 – Dulcie September.









Site web: www.arctivism.org

Facebook: <https://www.facebook.com/Arctivism>

Email: elom20ce@gmail.com / marilyn.fanyo@gmail.com

Téléphone: WhatsApp +228 90 19 60 36